

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

UN VOYAGE NOMMÉ DÉSIR :
RÉFLÉXION AUTOUR DE L'ALTÉRITÉ EN COMMUNICATION
INTERCULTURELLE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
CHRISTINE LACAZE

MAI 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Si je devais poser une image sur mon parcours de recherche lors de ma maîtrise ainsi que sur la contention demandée par le travail d'écriture du mémoire, je le représenterai *comme une marche, à pas tranquille, dans la nuit tombante.*

Apprendre à marcher lentement pour la patience.

Apprendre à marcher tranquillement pour ne rien manquer.

Apprendre à marcher calmement afin d'aiguiser son regard d'observateur.

Apprendre à marcher posément pour analyser le sens des éléments qui nous entourent.

Ainsi, ces trois dernières années, j'ai découvert le rythme d'une marche cadencée d'interminables découvertes... Merci pour cette initiation...

Soudain, le ciel change de couleur et, peu à peu, la nuit commence à répandre son long manteau sur moi.

C'est effrayant la nuit.

Nos yeux ne voient plus de la même façon et, s'ils ne s'habituent pas vite au noir, ils laissent place aux craintes les plus fantasmagoriques.

Néanmoins, je marche. Le cœur serré, mais curieuse.

L'obscurité approche : et si je m'étais trompée de voie ? Est-il toujours temps de faire demi-tour ?

Mes yeux doivent s'habituer à ce nouvel environnement. La peur, alimentée des doutes quant à cette possible traversée, ne quitte plus mon ventre. Mais déjà, la toute première des étoiles est là. L'étoile du berger. Ma famille. Mes amis. Si loin et pourtant toujours si proches. Mon repère. Celle qui veille toujours sur moi. Celle qui me guide. La première en tout temps et en tout lieu. Celle qui me suit, me soutient et me rassure. Merci.

Puis, petit à petit, alors que la nuit devient plus obscure, une multitude d'étoiles apparaissent. Elles étincellent. Toutes ces magnifiques rencontres. Certaines plus

influentes et plus brillantes. D'autres bien plus discrètes. Toutes porteuses d'inspiration. Je sais qu'elles se reconnaîtront. Merci.

Il y a même eu ces rencontres de l'instant. Des professeurs. Des collègues. Des regards étrangers dans la rue, l'autobus ou le métro. Ces étoiles filantes, qui sont reparties comme elles sont venues. Tous ceux et celles qui ont croisé mon chemin, qui l'ont aussi influé et ont permis à mon cheminement d'être ce qu'il est. Je me souviendrai de chacune d'elles. Parfois plus éphémères, mais si importante. Merci à vous.

Puis vient la lune. L'astre conducteur de la nuit, ma directrice : Carmen Rico de Sotelo. Sans qui ses précieux conseils, son soutien et sa lumière, cette marche n'aurait pu avoir d'orientation, ni de sens. Merci à toi.

Et à l'instant où la nuit s'achève, au moment où ces pages sont imprimées et déposées, je pense à vous : Lecteurs et Lectrices. Les nouvelles étoiles des prochaines nuits qui choisiront de me rencontrer. Merci.

Je regarde en arrière, constatant le chemin parcouru, lève une dernière fois les yeux au ciel pour saisir les visages de ceux qui n'apparaîtront plus la nuit suivante. La gratitude qui m'envahit face à chaque parcelle de l'univers est si grande que je souhaite remercier la grâce et la vie pour ce qu'elle est. Merci mon Dieu.

AVANT-PROPOS

Une recherche. Une foi.

Qu'est-ce qui pousse un chercheur à approfondir un sujet d'étude en particulier ? Qu'est-ce qui le pousse à *croire* ardemment en sa recherche ? Qu'est-ce qui le pousse à vouloir toucher du doigt cette conviction-là et non une autre ? D'où lui vient ce besoin d'exploration pointue ? Naîtrait-il du hasard ?

Paul Morand a écrit : « Vivre, c'est susciter des hasards¹. » Pourquoi ? Comment ? Jusqu'où ?

Un pressentiment. Une intuition qui anime. Qui croît. Qu'il *croit*. La graine du semeur est alors tombée dans la bonne terre². Fertile. Une idée quelconque, traversant des milliers d'individus par les flux informationnels de la société de communication (Semprini, La société de flux, 2003), va pourtant germer dans le cœur de celui-ci et non de celui-là. Le cœur de ce chercheur était-il plus disposé à recevoir, à écouter et à *croire* en cette idée ? Possédait-il une prédisposition particulière envers cette *croyance* ? La parabole du semeur nous rappelle le rôle primordial de l'attachement de nos racines dans une terre fertile, pour permettre à nos plantes la meilleure croissance possible. Quelles sont nos racines de recherche ? Dans quelle terre prennent-elles leurs sources ? Comment se définissent-elles ? Jusqu'où nous définissent-elles ?

Si nous comparons cette parabole à notre chemin de recherche, nous pouvons en déduire que si le chercheur n'a pas une bonne prédisposition en son cœur et en son esprit pour recevoir la graine de l'information et s'il n'accède pas au statut de *croyant* dans sa démarche, il n'y aura ni recherche ni questionnement par la suite (quels qu'ils soient). C'est ainsi que mes antécédents de voyageur ont modelé ma prédisposition au voyage, m'amenant à considérer le sujet aujourd'hui au travers de ce mémoire.

De plus, chaque questionnement mène à un voyage (mental), car « même si l'on voyage pour voyager, il y a une invitation au voyage qui s'ajoute au plaisir de se

¹ Cité par Édouard Montpetit, « Prend la route », 1939, p. 5.

² Parabole du Semeur, Matthieu, 13 v1-23.

déplacer³. » Une invitation au questionnement. Une invitation au départ. À voguer entre les terres du doute et de la différence. À choisir des routes plus ou moins déjà empruntées. En effet, il y a toujours eu des « pèlerins de tout temps et toute foi⁴ », ou, comme Edouard Montpetit les appelle, des « traceurs de route voués au tourisme de la découverte et du baptême⁵ ». Le chercheur est un pèlerin en quête de vérité qui s'inscrit sur des avenues beaucoup, peu ou pas fréquentées par des recherches précédentes. « À vrai dire, le fait le plus caractéristique est d'une autre sorte. Les institutions font aujourd'hui plus d'émigrés que de demi-soldes ; les partants sont plus nombreux que les nostalgiques⁶. »

Nous nous souvenons bien des croisades au nom de l'Église depuis le Moyen Âge jusqu'à la conquête de l'Amérique. Pourrions-nous parler aujourd'hui de croisades au nom de la communication ? Une communication inter- et même intra-culturelle.

Un peu plus loin dans son ouvrage, Édouard Montpetit est confronté à l'interrogation suivante : « Si vous n'étiez pas ici, où voudriez-vous être⁷ ? ». Question à laquelle il répond sans hésiter : « Ailleurs, toujours ailleurs⁸. »

Ainsi, le voyageur vacille sans cesse entre deux mondes. Pour reprendre la théorie de l'entre-deux de Daniel Sibony, il passe par des détours pour aller là où il veut. De sa vie à celle des autres. Du visible à l'invisible. Du corps à l'esprit. De l'indifférent au sensible. De la transcendance à l'immanence. Du croire au faire.

Le chercheur devient *croyant*. Pas un simple enthousiaste à une idée qu'il s'est formé, mais *croyant* et *pratiquant* de cette idée. Il élabore son problème, puis son hypothèse inspirée qu'il teste dans un échantillon, et qu'il va tenter d'amener en certitude. Saint Augustin a écrit : « On doit mettre en raison ce que l'on croit. » Le chercheur cherche à atteindre sa croyance, à se la représenter et à la rendre raisonnable. Enfin, face à sa découverte, le chercheur sera confronté à une nouvelle responsabilité : choisir de la transmettre (ou non) ; comment ; où ; et à qui.

³ Édouard Montpetit, « Prend la route », 1939, p. 6.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Id.*

⁶ Michel de Certeau, « La culture au pluriel », 1987, p. 22.

⁷ *Id.*

⁸ *Id.*

La recherche en sciences sociales est une expérience humaine en elle-même. Un survol de la vie. Elle ne se définit pas dans un espace reconstitué d'éléments à analyser – comme cela est le cas pour les sciences dures. La recherche en sciences sociales est toujours ouverte, toujours surprenante. Et davantage encore lorsqu'elle interagit entre différents voyageurs, différentes cultures, différentes histoires. « Chacun tient sa vérité en ce qui le lie et, simultanément, le différencie des autres⁹. » C'est un combat de corps à corps et de cœurs à cœurs entre le Nous et le Vous ; entre Vous et Nous. Entre Vous et Vous. Entre Nous et Nous.

Mais avant toute motivation au départ, il faut l'étincelle du commencement ; c'est-à-dire qu'il faut choisir de commencer. Nous pouvons partir et chercher un chemin vers l'ailleurs si nous nous sentons suffisamment insatisfaits pour sortir de notre « grotte »¹⁰.

Chaque histoire a un début. Chaque recherche a un départ. Un départ motivé par le *croire*. Tout se situe dans ce mot très court d'une syllabe, puisque le fait de *croire* en son but et en l'argumentation qui y mène, aura déclenché la quête de sens du chercheur. Croire (pour) quoi ?

Une recherche. Une foi.

⁹ Michel de Certeau, « L'étranger ou l'union dans la différence ». 1991, p. 147

¹⁰ Peter Kreef, « Le voyage », 1998, p. 9-10.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
AVANT-PROPOS.....	iv
RÉSUMÉ.....	x
INTRODUCTION.....	1

CHAPITRE I

JE

1.1	JE recherche.....	12
1.1.1	<i>Un sujet.....</i>	12
1.1.2	<i>Une vérité personnelle et académique.....</i>	13
1.1.3	<i>Un mémoire.....</i>	14
1.2.	JE communique.....	15
1.1.4	<i>Qu'est-ce que la communication ?.....</i>	16
1.1.5	<i>De la communion.....</i>	17
1.1.6	<i>... à la désunion.....</i>	18
1.1.7	<i>La communication moderne.....</i>	19
1.1.8	<i>Communication internationale et interculturelle.....</i>	21
1.1.9	<i>L'espace communicationnel du voyage.....</i>	22
1.2	JE voyage.....	23

CHAPITRE II

TU

2.1	TU communique.....	28
2.1.1	<i>Tes raisons.....</i>	29
2.1.2	<i>Le voyage.....</i>	29
2.1.3	<i>Le voyageur et le touriste.....</i>	31

2.2	TU voyages.....	33
2.3	TU recherches.....	35
2.3.1	<i>Études existantes</i>	35
2.3.2	<i>L'acte du voyage</i>	35

CHAPITRE III

IL, (ELLE)

3.1	Au commencement du monde.....	41
3.2	L'Antiquité.....	43
3.3	Les grandes découvertes du XV ^e au XVIII ^e siècle.....	44
3.4	Les reconnaissances culturelles.....	47

CHAPITRE IV

NOUS

4.1	Drôle d'espace que ce « Nous ».....	53
4.2	Mais qui est étranger d'aujourd'hui ?.....	55
4.2.1	<i>Comment mesurer l'étrangéité de quelqu'un?</i>	55
4.2.2	<i>L'étranger du voyageur : entre territoire et espace</i>	57
4.2.3	<i>Voyager restaure la vibration de l'étrange</i>	60
4.3	Soi-même contre l'autre.....	61
4.3.1	<i>Devenir l'autre pour mieux le comprendre</i>	61
4.3.2	<i>Devenir l'autre pour mieux se comprendre soi-même</i>	63

CHAPITRE V

VOUS

5.1	Votre stade de voyageur.....	69
5.1.1	<i>Jeunes novices ?</i>	69
5.1.2	<i>Voyageurs avertis ?</i>	72

5.2.	Raconter son voyage.....	74
5.2.1	<i>Lire le monde</i>	74
5.2.2...	<i>pour pouvoir le raconter</i>	76
5.3	Le voyageur responsable.....	78

CHAPITRE VI

ILS, (ELLES)

6.1	La fin du voyage.....	83
6.1.1	<i>Ceux qui rentrent</i>	85
6.1.2	<i>Ceux qui restent/où ?</i>	87
6.2	Les autres voyageurs, ces autres ILS.....	88
6.2.1	<i>Le nomade</i>	88
6.2.2	<i>L'errant</i>	89

CONCLUSION.....	91
-----------------	----

BIBLIOGRAPHIE.....	94
--------------------	----

RÉSUMÉ. -- De l'homme nomade, à l'explorateur, en passant par le pèlerin, pour finalement rencontrer un genre nouveau de voyageur avec le touriste, la notion de voyageur semble avoir évolué de manière surprenante. Le désir du voyageur (ou *l'appel de l'ailleurs* comme certains se plaisent à le nommer) est d'autant plus vivace et manifeste aujourd'hui. Tout le monde est en partance pour quelque part, que ce soit pour quelques jours ou pour toute une vie. Mais qui est le voyageur de nos jours ?

Nous avons décidé de proposer une démarche de réflexions originales où les rencontres liées au voyage se révèlent capitales. Notre approche se base essentiellement sous un angle phénoménologique, puisque le voyage prend racine dans notre quotidien. Notre postulat de départ est que dans un monde, où la tendance est à la dématérialisation des mots et à la matérialisation par l'image, le voyageur semble chercher à rétablir un équilibre, car il souhaite rencontrer l'autre pour communiquer directement avec lui et ainsi faire survivre les autres en lui-même.

Ainsi, notre quête d'apprenti-chercheur se présente en six parties. Six chapitres pour six personnes. Six personnes pour six pronoms : Je, Tu, Il-Elle, Nous, Vous, Ils-Elles.

Le premier chapitre *Je* représente notre perspective personnelle du voyage en tant que femme du quotidien. L'approche phénoménologique, basée sur la pensée d'Alfred Schultz, entraîne deux mouvements : l'implication, puis la mise à distance critique du phénomène observé. A ce stade, nous relatons notre expérience de voyageur ainsi que nos intuitions de départ.

Grâce au *Tu*, nous prenons notre première distance face au *Je*, mais nous restons toujours dans une relation intime avec le Lecteur. Ce second chapitre nous permet également une exploration chiffrée des voyageurs d'aujourd'hui : qui se déplace, quelles sont les recherches déjà effectuées à ce sujet, etc. Enfin, avec le *Tu*, nous entamons notre rapprochement avec l'autre ; car *Tu*, c'est déjà l'autre.

Il. Nous prenons une nouvelle distance. Ce *Il* représente à la fois le chercheur qui s'abandonne encore davantage, ainsi que l'autre, l'étranger. *Il* se retrouve face à *Elle* (personnification de la mondialisation) qui le poussera alors à se questionner et, peut-être, à devenir un voyageur lui-même. Mais avant d'entamer un voyage physique, il commence par un voyage intellectuel de recherche.

Le quatrième chapitre nous introduit au *Nous*. Avec celui-ci, nous arrivons enfin dans le partage de la relation. Le *Nous* est l'espace commun de rencontre où les différences s'amenuisent et où seule la solidarité compte. Dans ce nouvel espace, les rôles sont facilement inversables puisque nous ne parlons plus d'une personne en particulier. Ce qui nous permet notamment de faire le lien avec l'espace relationnel de rencontre tant recherché durant le voyage, où le fait de devenir autre permet de devenir soi.

Avec le *Vous*, nous continuons de nous éloigner du *Je* puisque le *Vous* est aussi la formule usitée de politesse impliquant le respect et, ainsi, une certaine distanciation. Il nous permet également de prendre le Lecteur à partie et de le situer sur son chemin « d'être en devenir voyageur », de connaître ses motivations au départ ainsi que de le confronter dans ses responsabilités.

Enfin, le sixième chapitre pose les questions relatives à la fin du voyage. Ces *Ils* et *Elles* représentent toutes les personnes croisées durant notre parcours et qui en sont partie intégrante. Mais ces *Ils* représentent aussi ces autres voyageurs : ceux que nous ne croiserons jamais.

Ce parcours de recherche, à travers les voyageurs de notre famille, de nos confrères et consœurs de la maîtrise ainsi que des multiples auteurs-voyageurs cités, nous aura permis d'acquérir cette distance recherchée, et ainsi laisser nos traces à d'autres...

MOTS CLÉS : Communication interculturelle ; Communication internationale ; Identité ; Altérité ; Voyage

INTRODUCTION

-
- Bonjour
 - Comment vas-tu ?
 - Bien et *lui* ?
 - Oh, très bien. *Nous* partons en voyage, découvrir de nouvelles contrées, chercher de nouvelles vies. *Nous* sommes ravis... et impatients.
 - *Vous* en avez de la chance ! Êtes-vous attendus là-bas ?
 - On est toujours attendus quelque part. Même s'*ils* ne savent pas encore qu'*ils* sont en attente d'une rencontre. Au fond d'eux, *ils* souhaitent notre arrivée ; pour le bouleversement et l'espérance que cela va engendrer.
-

L'attente est là. Latence attente qui sommeille profondément entre deux stimuli. L'espérance de ce prochain électrochoc pour se rêver. Prendre conscience de notre existence dans le monde et en mesurer son empreinte. Espérance de cet autre être qui viendra nous ranimer.

L'attente...

Latence attente...

De toi. De moi.

De lui. De nous.

De vous, et d'eux.

Toutes ces personnes font battre notre cœur, et le font survivre. Un est multiple. Mais les recoupements de cette multiplicité forment une unité. *Un pour tous et tous pour un !* Voilà le thème de notre voyage. Être seul parmi les autres ; mais aussi être tous ces autres à la fois.

L'altérité des corps d'autrui contre l'altérité de son âme. Pendant le voyage, le doublon *alter* et *ego* se violentent, s'admirent, s'étreignent. Car notre définition de nous-mêmes passe par celle que l'on fera de l'autre (lors de notre rencontre), et passe également par une répartition des rôles que nous attribuerons aux différentes identités que nous portons. Enfant, étudiant, parent, beaux-parents, ami, amant, chercheur, lecteur, conteur, employeur, employé, étranger, etc. Nous nous définissons en fonction d'une place particulière, dans un contexte donné et dans notre rapport aux Autres. Une relation avec ces derniers qui nécessite un détour par le langage. Pour faire un, notre identité est multiple. « Vivre, c'est se prendre pour un Autre¹ », disait Jean Pichette. Mais comment y arriver ?

La dématérialisation des corps

Comme Wolton nous avait mis en garde quant au développement des techniques de communication comme seul moyen de rejoindre l'autre, Pierre Legendre démontre aussi que *la modernité occidentale n'utilise les mots que comme des outils techniques qui n'ont un lien avec le corps que parce qu'ils en sortent*. Ce qui justifie parfaitement notre incompréhension et notre intolérance face aux autres cultures qui s'expriment différemment. Le débat actuel, quant aux concessions autorisées aux cultures islamiques, principalement sur le port du voile chez les femmes, ainsi que notre arrogance à user des termes « primitifs » ou « tribaux » pour définir les pratiques de certains peuples, illustre ce mal des mots. L'Occident serait donc en crise avec lui-même, notamment à cause de son hésitation sempiternelle à choisir entre science et dogme. « Par conséquent la relation psycho-somatique nous échappe et donc toute la logique du montage humain². »

L'homme est défini comme l'animal qui, au travers de la parole, questionne le monde. Cette notion est appelée le « déchirement humain ». Où se situent cette parole et cette pensée aujourd'hui ? Sont-elles toujours existantes ? Comment faire pour les retrouver ? Legendre

¹ Note de cours : Approche sociopolitique suivi à l'automne 2005 dans le cadre de la Maîtrise en Communication à l'UQAM

² Legendre, *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident*, Paris, 2004, p. 102

souligne tout particulièrement l'avènement de la science du mesurable, du savoir scientifique, ou de la biochimie, qui selon lui « n'apporte aucun éclairage sur la pensée : la biologie du cerveau diffère de la structure langagière³ ». Pourtant, après les religions, la science est comme divinisée. Nous communiquons de plus en plus grâce à des moyens techniques, tels que les messages textes sur nos cellulaires, le clavardage en ligne, etc. ; mais il semble y avoir de moins en moins de mots ; simplement l'illusion d'entrer en contact avec les autres. La pensée est-elle en panne ? Nous sommes engagés dans une société post-moderne condamnée au silence de la parole.

Un peu plus loin dans son exposé, Legendre démontre que le montage humain de l'identité passe essentiellement par les mots : « *les mots sont une médiation* grâce à laquelle l'humain entre en rapport avec sa propre matérialité animale et la matérialité du monde⁴. » Ce qui signifie en même temps qu'une dématérialisation des mêmes éléments soit nécessaire pour que la vie émerge et se reproduise dans la parole.

L'auteur renvoie à l'exemple de l'enfant qui se représente et se réfère à son image sur la photo. Le but, dit-il, est de créer une *extériorité à l'intérieur de soi*. Néanmoins, nous évoluons dans une société de consommation, et de communication silencieuse dont le discours de l'achat déborde l'appropriation de l'objet par la création d'une identité humaine dans le fait de posséder l'objet ; ou du moins, pour reprendre sa théorie du *miroir*, de se voir représenté avec cet objet. C'est un sentiment d'appartenance au monde qui nous est montré. Nous ne parlons plus de culture seule, mais par exemple de « culture pub ». Ne serions-nous pas en train de vivre une crise identitaire avec une représentation de soi au monde complètement erronée, voire manipulée ? Une représentation de soi dans une notion de possession des choses ? Et comme nous le verrons plus loin, le voyage-tourisme en fait intégralement partie...

De plus, l'auteur ajoute que : « manier l'écart, occuper la place structurale qui enseigne et notifie au sujet (au sujet enfant) la distance de soi à soi et l'altérité du monde, c'est *l'essence*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 74-75

de la fonction des parents dans la famille – fonction construite aujourd’hui par un emboîtement de discours référés au pouvoir généalogique des Etats.⁵ ».

Cependant, beaucoup d’études récentes ont montré les changements de structure dans le paysage familial (la femme qui travaille, les familles monoparentales, les familles recomposées, etc.) dus à un changement socio-politico-culturel, avec des parents moins présents au foyer et des enfants de plus en plus livrés à eux-mêmes, et dont les responsabilités et les implications au sein de la famille sont sollicitées de plus en plus tôt. Ce qui remet en cause l’absence d’enseignement des parents dans la *distance de soi à soi et l’altérité du monde*. Qui nous initie donc à cette distance ou *autre fiction* ? L’État ? La société ? Les publicitaires ? Les médias ? Et si l’on en croit « l’Idéologie moderne où les individus sont libres face à toutes formes de pouvoir et de limite⁶ », le libéralisme aurait créé une organisation de l’humain dénuée de sens puisqu’en parfaite opposition à la dimension dogmatique. Si l’organisation de l’humain n’existe plus, qui dicte les règles ? Les « marques » : en imposant leur culture, leurs traditions rituelles dans leur utilisation de l’image ? « *L’image, c’est le dogme*⁷ », dit-il⁸ ; la culture présente et montre le monde et l’homme dans le monde. De plus, Legendre souligne la théâtralité de la représentation dogmatique dans un monde institutionnalisé, balisé par des emblèmes : « Les drapeaux, les marques, les devises ou même les slogans sont des Emblèmes. À un autre niveau, les grands textes traditionnels fonctionnent comme des Emblèmes : la Bible, le Coran, etc.⁹ »

La dématérialisation du corps ne passerait-elle pas aujourd’hui par le réseau technique plutôt que par le langage à proprement parler ? La mutation vers un langage dépersonnalisé,

⁵ *Ibid.*, p. 88.

⁶ *Ibid.*, p. 103.

⁷ *Ibid.*, p. 108.

⁸ Pour Legendre toute société occidentale s’élabore sur un Dogme - pilier de l’organisation sociale et de tous les savoirs qui façonnent un sujet ou un citoyen (droit et politique, médecine, science). Par exemple : Dieu et le Moyen Age, la Nation et la femme-France (la République), la Patrie ou le Progrès. Mais le Dogme est plus qu’un rassemblement pour les citoyens: il se met en scène dans des emblèmes - le drapeau par exemple-, des monuments, etc. au même titre que la transplantation cardiaque filmée dans *La fabrique de l’homme occidental* met en scène la divinisation de la science comme pilier de notre société.

⁹ *Ibid.*, p. 114.

fictif et virtuel serait-elle donc l'aspect visible premier du passage de la société moderne à la société post-moderne ?

Selon Curnier (*Voir l'invisible*, 2001), le malaise provient justement de cette non-visibilité. Dans un monde qui se veut le plus proche du réel et le plus matériel possible, la loi du « visible » est reine. Ne nous cachons plus, soyons « brut ». Comme le dit si justement l'auteur, « il les [les femmes] faudrait sans nul doute *visiblement* nues, et toutes ; pour la diversité, l'égalité et le choix ». La femme voilée, par exemple, nous effraie, car elle nous renvoie au lieu d'une rencontre subjective, irrationnelle. La société de communication, qui tend à nous enlever toujours plus de couches, ne peut qu'être consternée par le *tchadri*. Le voile contrarie et empêche toute consommation immédiate de la personne.

Le lien avec l'image photographique est aussi souligné par Curnier, et vu comme dangereux. Chaque image figée nous renvoie, malgré tout, à une part d'invisible qui nous angoisse puisqu'elle n'est pas « gérable ». C'est le mélange entre l'information et la connaissance qui s'accomplit, précise Curnier. Ce qui est vu est tenu pour acquis. Pourtant, l'auteur souligne que la photo doit être perçue comme un reflet de la réalité et non comme une construction de celle-ci. L'amalgame est pourtant fait, accentué par les médias et la communication.

Le non-visible nous fait peur, mais voyons-nous vraiment ?

Pourquoi le voyage ?

Il semblerait que le voyage, et ses voyageurs, soit une des sorties de secours de ce monde figé dans le palpable et le visible. Ils laissent apparaître une brèche, un pont, un entre-deux (*pour reprendre la théorie de Daniel Sibony*¹⁰) entre ces mondes. Le voyage est la quête de soi au travers des autres.

Où va-t-on dans la vie ? Que cherche-t-on ? Pourquoi ? Avec qui ? Qui nous accompagnera ? Qui ne nous accompagnera pas ?

¹⁰ Daniel Sibony, *Entre-deux, l'origine du partage*, Paris, 1991

Si la vie est une traversée immanente et transcendante, le voyage en est une métonymie. Où va-t-on ? Que cherche-t-on ? Pourquoi ? Avec qui ? Qui nous accompagnera ? Qui ne nous accompagnera pas ?

Le voyage fait naître des doutes, des réalités, de la modestie... toujours un peu plus loin, toujours davantage. Le voyageur est-il un homme solitaire ? Est-il justement le comble et/ou la représentation absolue de notre société contemporaine, libérée, individuelle ? Ou au contraire le voyageur cherche-t-il à dépasser tout cela en allant chercher l'autre, en souhaitant rétablir la communication avec lui, à retrouver les mots, en voulant aller jusqu'à communier avec ce dernier ? Dans un monde dont la tendance est à la dématérialisation par les nouveaux moyens de communication et à la matérialisation par l'image, il semble chercher à rétablir un équilibre, car il souhaite rencontrer l'autre pour communiquer directement avec lui et ainsi faire survivre les autres en lui-même.

Mais avant de plonger entièrement dans un dialogue avec toutes ces personnes – car c'est bien de cela dont il s'agit durant le voyage – communiquer avec eux –, penchons-nous sur leur naissance. Comment nous sont-ils apparus...

Les personnes du mémoire

Assise au carrefour du *Je* et du *Nous*, notre hésitation était là. Haletante. Impossible.

Toujours trop de *Je* ou trop de *Nous*. Que faire ?

Moi parmi *vous*. *Vous* avec Moi. Un ensemble qui forme un *Nous*, certes, mais qui tait aussi de nombreuses voix. Que faire ?

Comment trouver l'issue favorable et propre à l'originalité d'un dialogue entre toutes ces personnes, entre toutes ces rencontres ? Du singulier au pluriel. De l'individuel au collectif. *Je*, *Tu*, *Il-Elle*, *Nous*, *Vous*, *Ils-Elles*.

Qui n'aura pas usé de ces termes pour parler de soi ou des autres ?

Nous nous sommes déclinés dans toutes ces personnes, et chacune de celles croisées pendant notre voyage aura été déclinée en suivant ces pronoms. Les places se meuvent, les rôles changent. Déclinaison permanente du temps et des personnes ; et les personnes au fil du temps, au fil des rencontres.

Si le voyage est le symbole d'un espace de réunion très fort, pourquoi ne pas donner la parole à tous. Pourquoi choisir un *Je* plutôt qu'un *Nous* ?

Ainsi, pour valoriser notre démarche et notre volonté de cristalliser l'importance de tous les individus que nous sommes amenés à croiser durant un voyage et qui nous accompagnent également en notre for intérieur, nous avons décidé de leur accorder un tour de parole, l'un après l'autre, successivement. Les pensées et les perspectives qu'ils nous offrent sont nécessaires lors de notre cheminement. Le voyage comme espace relationnel : *Je, Tu, Il, Nous, Vous, Ils*. Car, qui parle de relation parle tout court. Dès lors, la communication interpersonnelle est centrale. Mais la communication intrapersonnelle l'est tout autant. C'est pourquoi vous trouverez tout au long de notre parcours des interventions, des dialogues qui viendront se glisser dans la narration principale. Énervant ? Pourtant, c'est aussi cela la communication : une communication qui se manifeste avant tout intérieurement avant d'être extériorisée. Partir sur la base d'un mémoire-essai nous aura permis cette liberté de style.

Quand le sujet est choisi, que la recherche est entamée, il faut également penser à la manière de la retranscrire, la raconter, puisque notre façon de juxtaposer les mots ne suscitera pas les mêmes réactions chez nos Lecteurs. Il faut savoir adapter la forme du message au message pour ne rien manquer. N'est-ce pas également l'un des enjeux de la communication ?

Notre ton, qui pourrait parfois paraître un peu fondamentaliste, n'en est rien, bien au contraire. Nous avons choisi d'user des ressources rhétoriques offertes par la langue française pour attirer le Lecteur et créer une interaction plus forte avec lui-même. Notre intention n'est pas d'apporter une parole sentencieuse, mais d'inviter le Lecteur à réagir à celle-ci.

Présentations

Maintenant que nous nous sommes un peu plus avancés quant aux pourquoi et aux comment de notre recherche, qu'en est-il de vous ?

Oui, oui, c'est à bien à vous que je parle.

Vous : le Lecteur devant ces pages.

Je sais que cela peut paraître étonnant au premier abord, mais j'aime bien l'idée de pouvoir m'adresser à vous directement de temps à autre. Le fait de m'avoir choisi, vous participez pleinement à cette histoire en devenant l'un des six personnages principaux. Vous êtes curieux, n'est-ce-pas ? Mais soyez patient, nous y reviendrons en temps et en heure.

Saviez-vous, d'ailleurs, que tous les livres parlent ? Excepté que mes confrères sont souvent trop timides pour venir vous interpeller franchement. Mais soyons lucides : comme nous sommes des communicologues en herbe et que nous avançons dans une société de communication où tout communique, je ne vois pas pourquoi nous devrions nous en cacher plus longtemps. Par conséquent, je correspondrai directement avec vous – quand cela me semblera propice – lecteur et récepteur actif doué de raison.

Vous ai-je dit que j'étais vraiment heureux de vous voir ? Vraiment. Je craignais d'ailleurs, l'espace d'un instant, que vous ne déambuliez sans me voir et que nous passions à côté de cette rencontre intime, romanesque et mémorable qui nous lie. Moi le conteur, et vous le lecteur.

Étant donné que nous nous rencontrons pour la première fois, je propose tout d'abord que nous fassions des présentations rapides. Il est important de savoir à qui l'on a affaire – surtout lorsque l'on s'apprête à vivre une relation comme la nôtre.

Selon vous, qui suis-je ?

Une étude de recherche ? Un amas de papier ? Un porte-parole ? Un simple objet ? Un compagnon ?

Un peu tout cela, c'est vrai. Tout dépend du point de vue d'où vous m'observez.

Pour le technicien, je suis un ensemble de feuilles de papier, issues du bois, dont la fabrication relève d'une série de transformations, d'alliages de matières, filtrées, nettoyées, étendues, pressées, égouttées, séchées, imprimées, reliées pour servir d'appui à une œuvre.

Pour le chercheur, je suis un support doté d'une couverture (pas toujours à son goût d'ailleurs), qui l'aidera (ou non) à conduire et enrichir le questionnement de sa recherche.

Pour l'écrivain, je suis le monde précieux des mots et des idées. René Descartes écrivait dans son *Discours de la méthode* : « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés.¹¹ »

Pour monsieur-et-madame-tout-le-monde, je suis le compagnon de chevet distrayant d'un moment qui sera vite oublié par son remplaçant.

Tout dépend du contexte dans lequel vous me lisez et de ce que vous attendez de moi. Quelles ont été vos motivations de lecture ? Est-ce le hasard ? Une simple curiosité ? Le bouche à oreille ? Une obligation ? Vous verrez qu'alors votre empathie et vos attentes vis-à-vis de moi lors de notre voyage seront complètement différentes.

Et vous ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui vous définit ? Votre nom ? Il est joli. Vos expériences ? Elles sont intéressantes. Votre situation ? Elle est plutôt confortable. Vos attentes ? Elles sont louables. Mais qu'est-ce qui vous identifie réellement ?

Si vous avez une hésitation à propos de cette question, mettez-la de côté pour le moment, nous y reviendrons plus tard. Je vous la rappellerai en temps voulu. Gardez-la bien au chaud dans un coin de votre pensée.

Bon. Maintenant que nous nous connaissons un peu mieux et que nous sommes là aujourd'hui et désireux de voyager ensemble (car c'est bien de cela dont il s'agit, n'est-ce pas ?) je peux me permettre une confession sans prétention : mon souhait est de vous réapprendre à lire. Non pas que je remette en doute vos enseignements passés (ils vous seront tout à fait utiles durant notre voyage), mais je souhaite vous enseigner une autre expérience

¹¹ Descartes. René, *Discours de la méthode*, première partie, 1637

de la lecture. De Certeau l'écrivait si bien : « La lecture n'est pas un geste de l'œil¹². » Pas uniquement en effet. C'est un voyage (tiens, nous y revoilà) initiatique où l'on est transporté dans un lieu tout autre. Au travers de ce que vous lisez et de ce que je vous renvoie comme idées, vous êtes déjà ailleurs.

Voilà ce qui rend cette expérience peu semblable aux autres. Ensemble nous allons entamer notre chemin de foi en communication, chapitre après chapitre. Ensemble nous allons rencontrer l'Autre et communier avec lui. Cet étranger qui nous fascine, nous ressemble, nous oppose mais nous rappelle à lui. Un carrefour de cœurs où battent les rencontres, les surprises, les déceptions, et souvent l'amour. Un amour du voyage, par amour de l'Autre, pour l'amour de soi.

Comme c'est merveilleux et excitant ! N'êtes-vous pas excité ? Oh que si, je le sens à l'attention que vous portez tout à coup à chacun des mots que je prononce.

Avant d'aller plus loin, je veux vous questionner. N'avez-vous jamais fait une rencontre qui a bouleversé votre rapport au monde et à l'humanité ? N'avez-vous jamais fait une rencontre qui a été vous chercher dans vos entrailles, si profondément, que vous avez pu sentir une transformation ? N'avez-vous jamais fait la rencontre d'un autre qui a permis votre propre rencontre ?

Cela m'est arrivé... Plusieurs fois... Et cela se reproduit en ce moment avec vous, l'*Étranger*.

¹² De Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, 1990

Entre
Ce que je pense
Ce que je veux dire
Ce que je crois dire
Ce que je dis
Ce que vous avez envie d'entendre
Ce que vous croyez entendre
Ce que vous entendez
Ce que vous avez envie de comprendre
Ce que vous croyez comprendre
Ce que vous comprenez
Il y a dix possibilités que nous ayons des difficultés à communiquer
Mais essayons quand même...

Bernard Werber,

Tentative de communication : « Encyclopédie du savoir relatif et absolu »

CHAPITRE I

JE

Je m'appelle Christine Lacaze. Je suis une étudiante ordinaire de second cycle à la maîtrise de communication. Enfin, je l'étais – ou presque. Car au moment où vous me lisez cette partie de moi-même s'est modifiée en un autre Même. Un peu différent, un peu plus évolué. Un Même devenu légèrement Autre. Grâce à la recherche. Grâce à la recherche du voyage. Grâce au voyage de recherche.

1.1. JE recherche

1.1.1. Un sujet

Qu'est ce que le hasard ? Le hasard existe-t-il ? Ne parle-t-on que de chance ou de coïncidence ? Toutes nos prises de décision seraient-elles dues au fruit de la Providence ? Par exemple la détermination de faire une maîtrise ou la sélection d'un sujet de mémoire. En tant que sujet humain pensant, le libre arbitre de nos choix pèse dans notre balance. Mais quelle est la place laissée au hasard dans ces derniers ? Pourquoi choisir de faire une maîtrise en communication ? Pourquoi décider d'entamer l'écriture d'un mémoire sur tel sujet et non sur tel autre tout aussi intéressant ? Une conviction personnelle ? Une passion particulière ? Un besoin de comprendre ? Fruit du hasard ? Jeu de hasard ? Jeu de probabilité ? Jeu de statistique ? Jeu d'une recherche ? « Je » d'une recherche ?

.....

« – Pourquoi ?

– Parce que.

- Parce que quoi ?
- C’est ainsi, je ne sais pas... Le sujet m’intéresse. Voilà tout.
- Ainsi comment ?
- Ainsi, ainsi ! J’ai du mal à l’exprimer... c’est complexe. Et puis tu me fatigues avec tes questions incessantes.
- Mais tu n’étudies pas en communication ? »

.....

Bien au-delà d’un besoin intransigeant de pouvoir à nos émotions, il semblerait que nos motivations premières soient renforcées par la main du destin. Pensez-y un moment...

Une rencontre inopinée, dont les paroles résonnent comme la réponse à ce que vous attendiez. Une exposition particulière, qui débarque à l’improviste dans votre ville, rallumant ainsi la flamme de passions et de convictions qui vous semblaient déjà loin. Un deuil, dont vous souhaitez expier la souffrance et mieux comprendre les raisons. Un voyage, qui vous a tant marqué que vous cherchez un prétexte pour repartir. Un défi personnel de prouver une capacité intellectuelle sur laquelle personne n’aurait jamais parié il y quelques années. Un malaise familial, un doute par rapport aux gènes légués par votre parenté. Etc. Le hasard aura contribué à vous conduire et à vous ressourcer au moment où vous recherchiez, presque trop fatigué, des signes pour valider vos choix. Et si le hasard n’existait pas ?

1.1.2. Une vérité personnelle et académique

Dans l’une de ses préfaces à Michel de Certeau, Luce Giard cite Georges Balandier : « Toute œuvre savante recèle une autobiographie involontaire¹¹. » La quête de vérité académique serait sous-alimentée par une quête personnelle de vérité¹². Avec comme point ultime : la compréhension de soi à travers les autres (artistes, voyageurs, étrangers, étudiants,

¹¹ Michel de Certeau, *L’étranger ou l’union dans la différence*, Paris, 1991.

¹² Nous sommes conscient ici du risque, en gradation, de narcissiser cette quête de vérité de soi au travers des autres, d’utiliser et même d’instrumentaliser cette altérité. Nous tenterons donc de rester éveillés sur ces possibilités d’égarement.

professeurs, membres de sa famille, etc.) au cours de son parcours. L'homme ou la femme du quotidien, le chercheur ou la chercheuse en sciences sociales ne sont pas des étrangers l'un pour l'autre, et ils doivent aussi apprendre à communiquer l'un avec l'autre. Comme le remarque Alfred Schultz dans son ouvrage *Le chercheur et le quotidien*, le « je » scientifique n'est qu'une partie du Moi que l'auteur appelle un « Moi partiel » dont l'apparition n'est possible qu'une fois que la relation avec son sujet a été accomplie et achevée. Le « je » du chercheur apparaît dans ce deuxième mouvement de recul, après s'être imprégné corps et âme de son objet de recherche. Mais, avant que le scientifique ne prenne la place de l'homme ou de la femme du quotidien et qu'il mette « son existence physique, et, par conséquent, son corps entre parenthèses¹³ », il n'oublie pas que son idée de départ lui a été insufflée par sa vie quotidienne.

1.1.3. Un mémoire

Le hasard de mes voyages m'aura porté à les décrire dans ce mémoire. Dans cette recherche. Dans ma recherche. Tant de fois j'ai vu des visages s'émerveiller et changer lors de leurs déplacements à l'étranger. Tant de fois mon visage s'est vu transformer lors de mes voyages à l'étranger... Le mémoire devient alors le prétexte à l'écriture comme le dit si bien Ariane Bertouille¹⁴. Un prétexte à coucher et sceller un voyage sur du papier. Celui d'une recherche, d'une vie, d'un passage, d'un entre-deux, d'une quête, d'un questionnement. Une libération. Un pas. Une étoile qui s'allume. Une fenêtre qui s'ouvre. Une réponse. Une lueur. Un adieu avant un autre ailleurs. Un travail amoureux. Une trace de ce que nous sommes en ce moment particulier.

Comment réussir à intégrer tous ces éléments de notre vie humaine, personnelle, professionnelle et académique, pour les transformer en cette autre chose ? Sans doute le mémoire est-il l'un de ces catalyseurs qui amène au changement, à cet instant précis, tout comme les voyages le font au contact de l'autre. « Dans l'amour, ce n'est pas tellement à

¹³ Michel de Certeau, *L'étranger ou l'union dans la différence*, 1991, p. 155.

¹⁴ Ariane Bertouille, *Elvire et autres personnages en quête d'acteur-e-s : ou Mise en scène du récit de vie d'une formatrice en communication interculturelle*, mémoire présenté comme exigence partielle à la maîtrise en communication, UQAM, 1999.

l'autre qu'on est "accro", c'est au passage par l'autre, à l'entre-deux¹⁵. » Notre amour de l'ailleurs s'inscrirait essentiellement dans ce passage. Un passage pour accéder à l'autre ; l'étranger qui hante notre vie ; mais aussi cet autre être qui semblait avoir été laissé en débris dans notre for intérieur.

J'ai décidé de vivre mon mémoire, comme je vais vous inviter à vivre le voyage vers l'Autre. C'est-à-dire une expérience intense de rencontres, de lieux, de personnes extérieures et de personnages intérieurs. Derrière le désir de voyager, nous répondons d'abord à un appel, à une invitation. Ainsi, je vous invite à répondre à mon invitation pour que notre voyage commence ici.

Tous les éléments qui ont gravité autour de moi pendant ces dernières années ont tenté d'y être saisis. Cela peut vous paraître brutal, arrogant ou narcissique mais, conscient ou non, mon regard d'observateur au travers duquel je décris cette recherche est teinté par mon chemin de vie passée. D'un « Je » du quotidien au « Je » de la recherche en communication, pour utiliser la méthode de Schultz, voici donc ma traversée, ou plutôt notre traversée (à moi, à vous et aux autres en nous).

1.2 JE communique

Dans ce premier temps de lecture, je suis l'étudiante « alpha » ou « bêta » de la maîtrise en communication. J'aime insister là-dessus, car je sais combien notre communauté est attachée à situer les personnes qu'elle approche dans un ensemble de critères concrets (âge, sexe, profession, date de naissance, ville de naissance, lieu d'habitation, connaissances linguistiques, compétences informatiques, etc.). C'est facile, et cette grille procure la sensation, dès le départ, de déjà bien savoir où l'on va, et de bien connaître la personne à qui l'on va avoir affaire. Et si cela peut rassurer davantage, j'ai signé le document officialisant l'utilisation de mes informations dans ce mémoire ainsi que le sceau sur leur confidentialité. À partir de maintenant, je peux donc me réinventer en partie, tant et si bien que je garantis la véracité des faits de mon discours. J'ai donc décidé de me renommer « Je ». Étant donné que

¹⁵ Daniel Sibony, *Entre-deux, l'origine du partage*, 1991, p. 99.

« Je » a été choisi pour cette étude, « Je » n'est plus n'importe quel sujet. En me nommant « Je », je personnifie le « alpha » et « bêta » du début, tout en permettant de maintenir une distance avec mon autre Moi.

« Je » habite Montréal depuis bientôt trois ans. « Je » est d'origine française. « Je » a 25 ans. « Je » est une femme. « Je » a, de par sa famille, qui a elle-même voyagé depuis plusieurs générations, un passé indéniable de voyageur depuis sa naissance. Enfin, « Je » étudie à la maîtrise en communication et a choisi de tenter de comprendre qui était le voyageur dans notre société de communication qui se dit néo-libérale¹⁶.

Quand on vous dit « étudiant à la maîtrise de communication », généralement vous pensez avec admiration :

.....

« – Oh... Déjà à la maîtrise. C'est remarquable ! Mais qu'étudie-t-on à la maîtrise en communication ? Qu'est-ce que la communication ? Est-ce vraiment une matière à part entière ? Une discipline ?

– La communication, c'est naturel ! Comment peut-on réellement étudier la communication ? Cela me semble bien vague... »

.....

Après plus de deux ans de questionnements autour de cette matière grossissante, je définirais la communication à la manière de Franck Michel et de ses « Désirs d'ailleurs » ; c'est-à-dire en dialectique directe avec l'altérité. Elle est l'accès aux autres sous toutes leurs formes.

1.1.4 *Qu'est-ce que la communication ?*

Illustre mot ou « maux » de notre temps ? Par sa complexité et son étendue, certains la voient comme un gros fourre-tout, pansement de l'illusion du lien social ; alors que pour

¹⁶ Le néo-libéralisme apparaît à la suite du déclin du libéralisme. Il apparaît aussi comme la forme concrète du capitalisme ayant libéré la circulation d'un capital dématérialisé.

d'autres elle est la solution évidente à tout problème. Elle est aussi obscure que claire, aussi « tout » que « rien ». « Utilisé dans des milieux différents, le même mot sert à désigner des réalités bien distinctes, souvent hétérogènes¹⁷. » Comme le souligne Breton (*L'utopie de la communication*, 1992), nous passons de la communication médiatique ou journalistique, aussi bien à celle des ingénieurs en télécommunication qu'à une communication interpersonnelle la plus basique.

La communication est donc un concept difficile à définir. Il existe autant de définitions de la communication et de modèles qu'il y a de disciplines (anthropologie, sociologie, sciences de l'information et de la communication, linguistique et traduction, journalisme, relations publiques, psychologie, etc.) et d'auteurs qui s'y intéressent. Selon l'ouvrage, la définition mettra l'accent sur les aspects techniques ou sur les aspects plus subjectifs de la communication. Celle-ci occupe une place prépondérante dans la vie des individus en société, et il est évident de constater que cette communication omniprésente s'est diversifiée au fil du temps.

1.1.5 De la communion...

Bruno Hapel rappelle que l'essence première de la communication est le « symbole de la réalisation métaphysique de l'homme »¹⁸. Elle est loin de n'être qu'une vague idée d'échange. Le terme *communicatio*, apparu au XIV^e siècle, serait selon Hapel l'expression de l'union entre « informe » (sans forme bien précise), « formel » (qui se rapporte à la structure, à la forme) et « informel » (qui transcende en désignant ce qui est au-delà de la forme). La communication renvoie alors à quelque chose de presque mystique. Elle est le moyen et l'expression d'une relation entre soi et l'insaisissable.

Mais l'apparition dans le monde moderne de multiples doublets tel que communier/communiquer ou communauté/communication sont annonciateurs d'une rupture. La communication n'apparaît que pour être mieux détournée de son sens primordial. Une

¹⁷ Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, La Découverte, 1992, p. 121

¹⁸ Bruno Hapel, « Métaphysique de la communication, le silence du silence », Paris, 1990

cassure manifeste transparaît entre la communication externe et la communication interne. La forme est privilégiée au détriment du fond. Notre idée de la communication ne serait que « pseudo-communication » puisque nous ne la pensons plus dans sa totalité.

.....

– Que s’est-il produit alors ?

.....

Dominique Wolton établit une distinction entre « communication – expérience anthropologique » et « ensemble de techniques pour la communication à distance »¹⁹. Selon lui : « la communication est une expérience anthropologique fondamentale [...] communiquer consiste à échanger avec autrui »²⁰. Les nouvelles techniques de communication, toujours plus sophistiquées et interactives, privilégient la visibilité des inégalités, jusqu’à la solitude de certains hommes. « La transparence ne dispense pas plus des conflits, et l’information ne suffit pas à créer de la connaissance²¹ », écrit-il. Quel impact cette transparence et cette cacophonie de l’information ont-elles eu sur l’essence de la communication?

1.1.6 ... à la désunion

Cette rupture est pour moi essentielle dans l’approche de la notion de communication auprès des individus. Elle marque un esprit communautaire dissocié, alors que communiquer, c’est « être en commun ». La communication à l’occidentale semble s’adresser à l’individu seul alors qu’elle existe surtout au contact d’une communauté. Wolton nous met en garde contre les conclusions hâtives de certains penseurs qui glorifient les techniques de communication que nous connaissons ; car si la démocratie est bien dépendante des

¹⁹ Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997, p. 15-17

²⁰ *Ibid.*, p. 15.

²¹ *Ibid.*, p. 53.

communications, la dimension instrumentale des techniques engendre aussi des inégalités. Quand la communication technique se propage, il n'est pas rare que la communication humaine se tarisse.

Ainsi, je pense qu'il est essentiel de revenir à ces valeurs de « partage », d'identité et de respect dans un groupe. La communication est effective si elle est partagée directement avec l'autre. Autrement, elle est vécue comme une « frustration ». Bien communiquer avec un individu passe par la compréhension de ses rapports dans sa ou ses différentes tribus (Maffesoli, 2000).

Il y a toujours quelque chose de raté, d'approximatif, de frustrant dans la communication, mais ces limites structurelles sont aussi le moyen de comprendre que dans toute communication il y a l'autre, et que l'autre reste inatteignable [...]. La communication permet le rapprochement tout en manifestant la limite, indépassable de tout rapprochement. Pourquoi ? Parce qu'avec la communication, le plus compliqué reste l'autre. [...] Les facilités de communication ne suffisent pas à améliorer le contenu de l'échange [...]. La communication qui devrait rapprocher les hommes devient en réalité le révélateur de ce qui les éloignent [...] il n'y a pas de communication sans épreuves, sans durée ni échec²²

1.1.7 La communication moderne

C'est avec Wiener que la communication moderne s'est révélée. Elle est alors associée à « l'idée de régulation, de commande et de maîtrise »²³. La communication apparaît comme *valeur centrale pour l'homme et la société, et elle entre dans les éléments de la « gestion »*. Néanmoins, cette vision moderne de la communication a été façonnée par un contexte historique bien particulier. Serge Proulx souligne que si les deux guerres mondiales ont certes favorisé les recherches dans le domaine d'étude des communications, ces recherches se sont aussi imprégnées des contextes politico-militaires dans lesquels elles s'effectuaient et se sont moulées à eux²⁴. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les recherches nord-américaines en

²² Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997, p. 33

²³ Note de cours Paradigmes de la Communication suivi à l'automne 2005 avec Serge Proulx.

²⁴ Serge Proulx, « Les recherches nord-américaines sur la communication : l'institutionnalisation d'un champ d'étude », *L'Année sociologique*, 51 (2), p. 467-485.

communication se combinent avec la volonté du gouvernement américain de convaincre et de rassurer le peuple sur l'entrée en guerre des États-Unis. La communication est aujourd'hui ce qu'elle est (pouvoir de « persuasion ») en partie à cause de cette empreinte historique liée à la conjoncture particulière de la guerre. Ce phénomène de « persuasion » existe toujours. Il a été transposé sous les différentes formes de communication institutionnelle, commerciale, corporative, politique, publique, touristique... On cherche toujours à persuader ou à rassurer un consommateur, un auditeur, un spectateur, un lecteur, un citoyen. La communication moderne tend de plus en plus à promouvoir et à défendre une image de l'extérieur. Dans ce cas, tout devient prétexte à communiquer et à être interprété.

Ainsi, à l'heure actuelle, notre écriture *parle* pour nous, la forme de nos sourcils *parle* pour nous, la courbe de notre nez *parle* pour nous, le choix de nos vêtements *parle* pour nous, nos gestes *parlent* pour nous, les médias *parlent* pour nous, la publicité *parle* pour nous, et même notre absence ou notre silence *parle* pour nous. Dans ce contexte, il est légitime de se poser la question : Quand parlons-nous vraiment ? Que valent ces sources d'information, et surtout sur quels critères se basent ces codes ? N'est-ce pas une façon de rendre l'individu transparent de toute communication réelle ? Est-ce une forme de contrôle supplémentaire des organisations et institutions sur nos communications personnelles ? Communiquons-nous vraiment, ou n'est-ce qu'une illusion prise dans les mailles du « tout communique » ?

Il me semble que si la communication est alambiquée aujourd'hui, cela vient sans doute de son association – comme justification permanente – à toutes sortes d'échecs dans nos rapports à autrui (que ce soit dans la sphère professionnelle ou privée). Son expression est tellement usée et brassée qu'on en a perdu son essence même.

Comment donc percer le mystère qui entoure le doux mot de communication ? D'ailleurs existe-t-elle réellement ? Chacun des mots que nous prononçons sont-ils admis, par cet Autre devant nous, comme nous les avons formulés à la racine de nos pensées ? Communiquons-nous ou n'effectuons-nous que des « tentatives » de communication (pour reprendre le titre du poème en prose de Bernard Werber, extrait de son *Encyclopédie du savoir relatif et absolu*). Nous l'exprimons, la voyons, l'entendons et la comprenons à travers notre grille *personnelle* qui est définie et évolue avec nous par notre culture, notre histoire, nos certitudes, nos doutes et nos sentiments du moment.

L'étude de la communication est le lien entre la compréhension d'un individu à lui-même, à sa place dans le monde ; puis le lien entre lui et une compréhension altruiste de l'autre, et de l'invisible. Il faudrait recréer ce lien de reconnaissance par une communication de proximité, de contact réel et direct. Les relations directes ont pour avantage de marquer et d'éveiller les esprits plus profondément. Le bruit incessant qu'émet notre société semble affecter notre sens de l'ouïe, déstabilisant et pervertissant ainsi nos instincts relationnels.

À mon sens, le voyage s'inscrit parfaitement à l'opposé de ce bruit, car, que nous parlions de stages à l'étranger – pour les études, les recherches, le travail ou l'amour –, le mouvement qu'il représente est celui de se rendre jusqu'à l'autre pour communiquer avec lui. Le voyageur cherche à vérifier par soi-même des paroles qui ne seraient restées que des mots, sans cette véritable intimité, s'il ne s'était pas déplacé.

1.1.8 Communication internationale et interculturelle

Si la communication entre deux êtres d'une même culture, qui utilisent les mêmes codes, est complexe, qu'en est-il lorsque les différences culturelles entrent en ligne de compte ? Stuart Hall explique : « Ce que l'on appelle des "distorsions" ou des "méprises" provient précisément du *manque d'équivalence* entre les deux côtés de l'échange communicationnel²⁵. » Effectivement, cette distorsion est d'autant plus visible lors de la confrontation entre les cultures des différentes civilisations²⁶.

La mise en mots est déjà compliquée au départ, car elle nous renvoie à un côté subjectif lié à des émotions et une culture de référence. Voyez maintenant l'effet que cette subjectivité peut avoir lorsqu'elle se retrouve confrontée au choc des cultures. On va lui rajouter des rites différents des nôtres, une appréhension du temps et de l'espace différente, etc.

²⁵ Stuart Hall, *Codage/décodage*

²⁶ Je me souviens par exemple d'une situation qui aurait pu me mettre très mal à l'aise lors de mon premier achat de chaussures à Montréal. J'étais dans le magasin en train d'essayer une belle paire de bottes bien fourrées pour passer un bon hiver (l'équipement face au froid m'obsédait à ce moment-là) quand l'une des vendeuses s'approche de moi en s'exclamant : « Mon Dieu qu'elles sont écoeurantes ! » En français de France, le mot « écoeurant » signifie quelque chose qui dégoûte, qui inspire la répulsion ; alors qu'au Québec cela signifie « c'est génial » en langage de jeune. Une différence manifeste des codes culturels qui aurait pu créer une situation embarrassante...

En effet, un des questionnements soulevés par notre société dite « de communication » – exaltant la transparence – est que l'on sait tout de l'Autre, mais on ne le comprend pas, car nous ne sommes pas armés de codes adéquats²⁷ (Wolton, 2003). Le codage des messages n'est pas compris, et leur forme non plus. Ainsi, notre processus de décodage est aussi confus et brise toute communication. Jean Pichette²⁸ nous parle alors de notre entrée dans la communication silencieuse, où les actes parlent pour nous. Le terrorisme en serait alors son modèle dans son horreur et sa démesure. Les mots n'ayant plus l'impact et la valeur escomptée, l'action paraît être la seule solution pour se faire entendre. On agit instantanément, sans passer par le détour des mots, puisque l'on ne sait plus communiquer.

Est-ce le gong de l'échec de nos communications à l'internationale que l'on entendrait ? Si cela s'avère, il va nous falloir réapprendre à communiquer.

Mais comment ? Par où commencer ?

1.1.9 L'espace communicationnel du voyage

Il me semble que le sens authentique de la communication a été dilué dans le « surfait ». C'est le règne de la communication de tout, mais de la complicité de rien.

Sans pour autant me débarrasser des avancées techniques et les ignorer, je souhaiterais retrouver l'étincelle de cette communication de proximité. L'individu n'est ni une masse ni un homme solitaire²⁹ : il prend part à diverses « strates » culturelles (son quartier, sa ville, son canton, son département, sa région, son pays, sa langue, etc.) et à diverses communautés. Pour bien le toucher, c'est là qu'il faut aller. Pour qu'il communique mieux, c'est ce qu'il faut comprendre.

²⁷ Wolton *L'autre mondialisation*, Paris, Flammarion, 2003

²⁸ Professeur qui nous a marqué tant dans la profondeur de sa pensée académique et critique que dans ses compétences à nourrir nos réflexions individuelles.

²⁹ D'ailleurs, à la fin du film *Into the wild*, le personnage principal, parti du jour au lendemain et renonçant à tout pour réaliser son rêve d'atteindre l'Alaska, regrettera une chose à la fin de son voyage : ne pas avoir pu le partager avec quelqu'un.

Le voyage met en scène deux types d'espace : l'espace géographique et l'espace relationnel. Dans un premier temps, il me paraissait indispensable de parler de l'espace géographique. Un voyage sans déplacement physique n'est pas un véritable voyage, n'est-ce pas ? Pourtant, au fil de mes recherches et de mes réflexions, je me suis rendu compte à quel point l'espace relationnel prédominait et déterminait même la qualité du voyage. Peu importe où l'on va, c'est toujours l'autre que l'on recherche. L'espace relationnel de rencontre avec l'autre devient alors plus important que l'espace à proprement parler. Et l'espace du voyage fait essentiellement partie de ce lieu, puisqu'il est communication. Il vient combler notre besoin naturel de questions et de localisation entre nous, l'autre et le divin (Michel, *Désirs d'ailleurs*, 2000). Un appel qui nous pousse alors à partir, à désirer l'ailleurs, à désirer l'autre. Car l'ailleurs, c'est aussi (et même surtout) l'autre. Les autres sous toutes leurs formes (Michel, *Désirs d'ailleurs*, 2000) : Les « Je », « Tu », « Il », « Nous », « Vous », « Ils » et autres « Elles ». L'ailleurs représente mon monde contre ton monde (Todorov, *La conquête de l'amérique*, 1982), mais également notre monde parmi votre monde. C'est un déplacement vers une communication transversale interculturelle et intrapersonnelle, et aussi interpersonnelle et intraculturelle.

L'invitation au voyage, l'invitation à l'autre, l'invitation à l'ailleurs :

C'est sans doute cela la vérité du voyage. C'est, proprement, *s'aliéner*, verbe à prendre ici non pas dans son sens courant de « perdre sa liberté » mais, tout au contraire, dans celui de la retrouver en se faisant *alien* – du latin *alienare*, se « rendre autre » ou « se rendre étranger » – et en conséquence avoir sur toute autre chose le regard toujours neuf de celui-là³⁰.

1.2 JE voyage

Aussi loin que je m'en souviens, *le voyageur* a toujours fait partie de moi. Comme un esprit malin qui se glisse en vous, il s'amusait à me posséder complètement. Tantôt il me sussurrerait des phrases d'encouragement ; tantôt il me désignait du doigt l'endroit où poser

³⁰ J. D. Urbain, préface *Désirs d'ailleurs*, p. 7

mon regard ; tantôt il se plaisait à me narguer par sa liberté et son détachement. Mais il était toujours là. Dans chacun de mes pas, de mes gestes, de mes pensées sur le monde, de mes envies, de mes constructions futures, dans mon ombre, sous mes doigts, dans ma peau, dans mes goûts, dans mon toucher, dans ma foi. Partout.

Le voyageur m'a toujours escorté. Parfois silencieux, parfois bruyant.

Je n'ai jamais pu l'ignorer totalement longtemps. Car même si cela me tentait à maintes reprises – peut-être par facilité, fainéantise, manque de temps ou peur de traverser avec lui ces mystérieux ailleurs où il souhaitait m'emmener – il réapparaissait sans-cesse sous des traits familiers. Je le reconnaissais dans les histoires épiques de mes grands-parents en Afrique, ou dans la rencontre sentimentale de mes parents au Zaïre. Je le discernais – habile dissimulateur – dans mes amis africains, français, guyanais, guadeloupéens, irlandais, japonais, chinois, espagnols, coréens, allemands, brésiliens, canadiens ou québécois.

Je me suis toujours demandée ce que *le voyageur* me voulait. Pourquoi me suivait-il ? Quelles étaient ses intentions envers moi ? Et s'il allait disparaître un jour ? Cela peut vous paraître étrange que j'aie souhaité sa disparition, mais vous devez bien comprendre l'étouffement et l'absence d'intimité que sa constante présence provoquait en moi. Il était toujours là, à m'épier et me critiquer si je ne l'écoutais pas. Tant et si bien qu'à un moment donné ma colère envers lui était telle que je décidai de lui être totalement indifférente. Je savais bien qu'il en souffrirait, mais je voulais avoir une vie normale. Durant toute mon enfance et jusqu'à mon adolescence, il avait toujours tenu les rênes de ma vie. Il avait conduit ma famille (et par conséquent moi aussi) vers des postes à l'étranger, puis moi toute seule, dès que je fus en âge de partir. Mais il arrive un moment où trop de départs, c'est vraiment trop !

Je pensais qu'il devait aussi me laisser m'épanouir sur d'autres terrains, sans m'inviter perpétuellement à participer à ses voyages. Non pas que je n'y prenais pas plaisir, mais tous ces détachements, puis rattachements, puis re-détachements commençait à être douloureux. Il devenait le responsable de mes peines, de mes soucis et de mes angoisses.

Ainsi, à force d'être ignoré, sa voix s'est tue. Dans un premier temps je m'en portais relativement bien, car j'avais l'impression de ne plus être distraite, et par conséquent mes

capacités de concentration en étaient renforcées. J'avais. Je vivais. Je respirais. Tout allait bien. Ou du moins, c'est ce que je me forçais à croire.

Mais, très vite, *le voyageur* est venu à me manquer. La vie et ses rencontres n'avaient plus la même saveur sans lui. Il avait laissé un vide en moi que je sentais brûler. Un manquement intense. Ses espiègleries me manquaient. Ses espérances envers l'existence me manquaient. Les couleurs qu'il mettait dans ma vie me manquaient. Les buts qu'il lui donnait me manquaient. Les rencontres vers lesquelles il me poussait me manquaient.

Je pris alors conscience de son effet sur ma personne et sur mon rapport au monde. Avoir souhaité sa disparition, c'était avoir souhaité ma propre disparition ainsi que l'effacement progressif du bâtonnet culturel et identitaire que mes parents, grands-parents, arrière-grands-parents, arrière-arrière-grands-parents m'avaient transmis. Car si *le voyageur* m'a influencée, il en avait fait tout autant avec eux. Chacune de mes rencontres avec lui était aussi mes rencontres avec eux. Au travers de son visage, je voyais aussi leurs traits et leurs figures.

Voilà pourquoi, sous le joug du *voyageur*, nous entrons dans un espace de rencontre commun très particulier, propice aux longues discussions, aux retrouvailles et au partage. *Le voyageur* nous donnait cette possibilité de nous distancier de nous-mêmes pour participer pleinement à un rapport symbiotique les uns avec les autres. Nous devenions étrangers à nous-mêmes, pendant quelques heures, pour devenir *des voyageurs à part entière*, entre nous, ou bien avec les personnes croisées sur notre chemin. Il était notre espace commun de rassemblement et de débats où nous nous reconnaissions les uns les autres.

J'ai finalement imploré et pleuré *le voyageur* pour qu'il revienne. Il l'a fait. Nous avons alors entamé une longue conversation qui s'est poursuivie en véritable débat. Après de nombreux silences, nous avons finalement trouvé un commun accord. J'étais prête à le suivre aveuglément, et il me promettait la rencontre d'autres *voyageurs* pour que je me trouve aussi en eux. Ces mots me plaisaient, même si je n'en comprenais pas tout à fait le sens à cet instant-là. Mais qu'importe, il était revenu, et sans lui, je ne serais pas là. « Le symbolisme du voyage, particulièrement riche, se résume toutefois dans la quête de la vérité, de la paix, de l'immortalité, dans la recherche et la découverte d'un centre spirituel³¹. »

³¹ *Dictionnaire des symboles*, p. 1027.

Le *voyageur* partait avec un but en tête, tout en comptant beaucoup sur l'imagination du destin. Son empathie me conduisait vers des pays où la place laissée au hasard et aux plaisirs des découvertes saugrenues semble incontournable. Un peu comme un chercheur de trésor, carte en main, il sait que l'excitation de la quête est plus importante que la découverte du trésor lui-même. *Le voyageur* sait qu'il y aura un trésor, une découverte ou une révélation au bout de son cheminement. Le trajet de cet entre-deux, au contraire, il l'ignore. Pourtant, il devine que c'est durant ces instants-là que tout peut arriver ; que tout peut basculer. Il est conscient que celui-ci est bien plus précieux que ladite trouvaille, car il se souviendra de son cheminement comme d'un merveilleux cadeau et d'une merveilleuse promesse de transformation. L'objet à conquérir, quant à lui, ne restera qu'une sorte d'ornement-attrape-poussière, vague témoin de cet accomplissement final.

Acquérir le statut de *voyageur* annonce une entrée, parallèlement et simultanément, dans un monde de corps à corps mais aussi de cœur à cœur.

À chaque questionnement essentiel et existentiel, à chacun des carrefours de ma vie, *le voyageur* venait s'asseoir en face de moi. Il ne disait rien. Pourtant je savais que son visage m'invitait à quitter la ville où j'étais, pour fuir une réalité qui m'apparaissait trop oppressive ou pour me guider vers de nouvelles et bouleversantes rencontres. Tel un grand séducteur, il savait trouver les mots justes pour me convaincre. J'attrapais donc sa main, et nous repartions ensemble.

Lors de mes différents voyages, j'ai pu constater à quel point *le voyageur* agissait, tant sur les autres que sur moi-même. Et les questions relatives à sa présence étaient toujours là. Comme collées à ma peau, à mes souvenirs, à mes pensées. Pourquoi me suivait-il ? Quelles étaient ses intentions ?

Voilà pourquoi aujourd'hui, et pour les quelques heures que nous allons partager ensemble, je questionnerai ce *voyageur* afin que nous devenions à notre tour, si vous le voulez bien, des lecteurs-écrivains-voyageurs d'un nouveau départ. Un voyage symbolique de recherche qui laisserait émerger les voix de ces autres en nous, et des autres autour de nous.

“Real friendship or love is not manufactured or achieved by an act of will or intention. Friendship is always an act of recognition. ...in the moment of friendship, two souls suddenly recognize each other. It could be a meeting on the street, or at a party or a lecture, or just a simple, banal introduction, then suddenly there is the flash of recognition and the embers of kinship grow. There is an awakening between you, a sense of ancient knowing.”

John O'Donohue, *A Book of Celtic Wisdom*

CHAPITRE II

TU

On se dit « tu » ?

Tout le monde se tutoie par ici. Il est difficile de savoir si c'est un trait culturel propre à cet endroit ou si cela vient du fait qu'ils se fréquentent tous depuis des années. Peu importe d'ailleurs. Le voyage est une quête infatigable qui se prolonge de conversation en conversation, de recherche en recherche, et qui crée une intimité qui tolère le tutoiement.

Ils ont tous eu une histoire avec le voyageur. Tous ces chercheurs dont tu essayes de retrouver la trace avant d'y laisser la tienne. Tu te demandes alors comment était leur rencontre à eux, n'est-ce pas ? S'ils ont partagé émotionnellement des choses aussi intimes que tu le penses, ou s'ils les ont déjà oubliées ? Quelles méthodes ont-ils utilisées ? Quelles démarches ? Quelle(s) motivation(s) ? Mais tant que tu es au début de la recherche, que tout est encore confus autour de toi, que tu ne sais plus si ce sont tes yeux ou ce brouhaha de voix qui t'embrume l'esprit, tu te dois d'engager la conversation avec tous ces auteurs-voyageurs qui t'impressionnent tant. Tu te dois de les interroger et de tourner toute ton attention de recherche vers ce commencement.

2.1 TU communique

Les voyageurs sont partout. Leur visage s'est modifié avec le temps, et les évolutions techniques et médiatiques de ta société l'ont démultiplié. Ils ont plusieurs casquettes et différentes envies. Ils te frôlent, t'incitent, t'accaparent, te culpabilisent, te motivent, bref, ils t'envahissent.

2.1.1 *Tes raisons*

D'un point de vue historique tu as toujours trouvé des prétextes et invoqué des raisons pour aller à la rencontre de l'Autre. Les raisons invoquées n'ont pas toujours eu un effet positif (*et tu en portes les cicatrices encore aujourd'hui*) comme par exemple les multiples invasions européennes, la conquête de l'Amérique, l'esclavagisme, les déportations, l'évangélisation forcée, etc. L'histoire – et toutes les commémorations qui scandent ton calendrier — te remémore combien ton arrimage à l'autre a été sanglant, honteux et outrageant. Aujourd'hui, ces dettes du passé continuent de te poursuivre. Un nord, qui culpabilise toujours envers le sud, se sent contraint d'amortir ses dettes de vies humaines contre des aides financières à rallonge³¹. Dans ce sens, et en parfaite connaissance des relations passées entre la France et le continent africain, le discours du nouveau président français Nicolas Sarkozy au moment de son élection en mai 2007 vient encore de le confirmer : l'aide au développement de l'Afrique est (et reste) une priorité. Tu continues de rendre visite à ces étrangers envers qui tu es tant et si péniblement lié.

Mais, l'exploitation n'est plus ton seul prétexte. Tu découvres, presque parallèlement, la deuxième facette de ces voyages : des motivations liées à la joie des découvertes de lieux insolites, la création d'une solidarité surprenante avec cet Autre, l'expérience exotique, etc.

2.1.2 *Le voyage*

L'autre pour le voyage ou le voyage pour l'autre ? Cela s'entremêle, se lie, se délie. Et ce lien ressort encore davantage maintenant que tu vis la mondialisation de l'information. Wolton décrit trois étapes à cette mondialisation et te situe dans sa troisième étape : après les conquêtes et l'exploitation physique du monde, « la troisième étape te place devant le fait que le monde est fini, fragile, et que les problèmes de cohabitation entre peuples et cultures sont désormais prédominants. » T'y voilà ! Dans un élan mêlant culpabilité et générosité, menace et amour, tes gouvernements, tes entreprises, tes collègues et jusqu'à tes voisins s'intéressent

³¹ Yves Montenay, *Le mythe du fossé Nord-Sud ou comment cultive on cultive le sous-développement*, 2003.

à aider et à séduire leur prochain. Le pullulement des mots « durable » et « responsabilité » sur les lèvres de tes politiciens, de tes campagnes publicitaires et même de tes gestes de recyclage viennent effectivement le confirmer. Quelle enseigne ne se vante pas aujourd'hui d'avoir sa propre fondation d'aide aux enfants du tiers-monde ou aux femmes maltraitées de certains pays dont les gouvernements sont dits encore trop répressifs ?

De plus, si une certaine banalisation des termes « internationalisation », « mondialisation » ou même encore « globalisation » apparaissent dans ton quotidien, cela montre bien que le contexte a évolué. Comme le souligne Wolton, l'Autre (l'étranger) semble prendre toute sa place dans ce contexte. Tu t'intéresses de plus en plus à lui. Tu vis et assistes à des déplacements académiques, professionnels, politiques, ludiques de plus en plus nombreux. Dorénavant, tous les prétextes sont bons (ou suffisamment acceptables) pour aller à la rencontre de l'étranger et pour vivre cet Autre. De plus, comme le souligne Franck Michel, la motivation du voyage se suffit à elle-même. Si autrefois l'oisiveté était mal perçue et voyager pour son propre plaisir impensable, l'ère de la liberté individuelle et du plaisir s'est finalement présentée en rupture avec la société traditionnelle. Ce point de scission, selon les experts, se situe incontestablement au moment de Mai 68. C'est l'ère des libertés criées et réclamées. Personne ne veut plus être soumis, la Seconde Guerre mondiale ayant certainement sa part de responsabilité dans tout cela. Tu veux célébrer l'abondance et la sécurité matérielle. Tu veux profiter de la vie. Le *Carpe Diem* sonne bien ! Cependant, comme le souligne Jean-Pierre Legoff :

Aucune génération n'a jamais connu, n'a assimilé des changements aussi rapides... aucune n'a vu les sources de l'énergie, les moyens de communication, la définition de l'humanité, les limites de l'univers explorable, les certitudes d'un monde connu et limité, les impératifs fondamentaux de la vie et de la mort se transformer à ce point sous ses yeux³².

Mais qui parle de liberté parle de la possibilité d'assouvissement des désirs individuels de chacun. Le temps libre apparaît autour des années 1960, et chacun est en droit d'en profiter comme bon lui semble – surtout si cela est pour ne rien faire.

³² Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, Paris 2002, p. 34.

L'extraterrestre d'aujourd'hui est donc celui qui n'est pas sorti de chez lui ou n'aurait pas visité tel monument, telle place, ou telle église emblématique lors de ses déplacements. Tout un ensemble de codes de bienséance est à respecter pour ce voyageur. Sinon, le vilain petit canard, c'est lui. « Partir est un devoir de citoyen-consommateur³³ » écrira Rachid Amirou (1995).

2.1.3 *Le voyageur et le touriste*

De plus, la grande nouveauté par rapport aux contextes historiques passés est que tu vis le siècle de l'information. L'Autre est présent (immatériellement) partout. On le voit partout, on sait tout de lui. Ton voyageur est donc lui-même plus informé, ou du moins il a accès, s'il le souhaite, à un grand nombre d'informations. Car la facilité d'accès aux déplacements et aux informations sur ceux-ci sont deux des indices de leur croissance. Michel, dans *Désirs d'ailleurs*, explique que sans ses guides touristiques, ses hôtels, et autres artifices le voyageur contemporain serait un explorateur ! Mais tous les « à voir absolument » et « à posséder absolument » balisent ses sentiers. C'est l'ère du tourisme de masse. Un type de tourisme que Michel questionne puisque, selon lui, toutes les nouvelles formes parallèles de tourisme sont devenues également du tourisme de masse. Pourquoi ? Parce que tu ne veux pas être surpris comme touriste, pardi ! Tu veux être un voyageur. Le touriste se place ainsi « comme un imitateur du praticien du Grand Tour³⁴ ». Au XVII^e siècle, en Angleterre, le « Grand Tour » consistait en une sorte d'institution à laquelle participaient les grandes familles aristocrates anglo-saxonnes. Lors des différentes tâches de formation des jeunes dans leur préparation à l'âge adulte, un des éléments de formation était le voyage sur le continent afin qu'ils voient les œuvres des civilisations étudiées, visitent leurs semblables et s'initient à la vie sociale. Dans ce cas de figure, le voyage était alors vécu comme un complément indispensable aux études. Une formation à part entière. Un rite de passage obligé. Le voyage avec un but initiatique profond. Pour certains auteurs, le touriste symbolise ainsi la révolution de la classe moyenne souhaitant reproduire le style de vie des aristocrates.

³³ Rachid Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, p. 124

³⁴ Marc Laplante, *L'expérience touristique contemporaine*, 1996, p.15

Le touriste essaiera en vain d'imiter le voyageur, mais avec une dextérité beaucoup plus dégradante. « Il prend pour émanation de l'authentique ce qui n'est qu'artifices trompeurs, nuée de signes factices témoignant d'un pittoresque trafiqué, d'une pseudo-authenticité à usage externe, destinée aux dupes³⁵. » Le voyageur considère alors le touriste comme un animal assujetti à la mode. Tu parles de lui comme d'un « toutou » (le chien fidèle) contrairement au voyageur qui est un avant-gardiste, en mission permanente. Le mépris envers le touriste engendre un malaise profond, tel que tout est bon pour ne pas être reconnu comme l'un de ses semblables. Quelle honte d'être pointé du doigt comme touriste dans ces circonstances ! Par conséquent, une nouvelle tendance se forme : le touriste, c'est toujours l'autre, tu dois donc t'en singulariser (destination, activités, etc.) Le développement international du tourisme s'amplifie et se réinvente aussi de cette façon. Les discours de promotion touristique saisissent cette nouvelle niche « anti-touristique » pour faire fructifier leurs affaires. Tel est pris qui croyait prendre... Pourtant : « Dans l'univers du voyage, devenu aujourd'hui territoire d'une expérience universelle aux multiples regards, il n'y a plus, semble-t-il, qu'une seule caravane, toujours plus pleine de passagers³⁶. » À ses débuts, le développement du tourisme te paraissait être une falsification du monde, et le touriste un voleur de voyage au voyageur. Mais « [l]e développement international du tourisme n'a pas seulement renouvelé le problème du choc des cultures. Il l'a rendu universel, généralisant une rencontre, un contact, une pénétration souvent mal vécus³⁷. » Le tourisme du touriste relance le débat du choc culturel et offre la possibilité de te questionner encore davantage sur l'internationalisation et l'interculturalité. Réflexion symptomatique de ta société où culture, intégration et connaissance sont sur la table. En fin d'ouvrage, Urbain pousse à repenser les critères liés au pur et impur voyageur. Il invite à dire « stop » aux stéréotypes, car selon lui, le tourisme du XX^e siècle « est un formidable accélérateur de la circulation des traits culturels. Il précipite les dialectiques identitaires qui conduisent à la prise de conscience de soi et d'autrui³⁸. » Ainsi, il faut arrêter les catégorisations manichéennes entre touriste et voyageur,

³⁵ Jean Didier Urbain, *L'idiote du voyage*, 1991, p.201

³⁶ *Ibid.*, p.89

³⁷ *Ibid.*, p.103

³⁸ *Ibid.*, p.229

car à l'heure actuelle la sémantique, l'histoire et la réalité nous prouvent que cette bataille est insignifiante et stérile. Tu peux commencer touriste et finir voyageur. Tu veux banaliser et chercher un sens que tu ne trouveras pas. Le touriste est le voyageur, malgré le fait que la société ait diabolisé le tourisme et insulté l'individu.

2.2 TU voyages

En revanche, aujourd'hui, tout démontre que tu te déplaces de plus en plus et que toutes les excuses sont bonnes pour partir en voyage. Tu sembles répondre à cet appel de l'ailleurs. Globalisation oblige ? Oui mais, non... Les chiffres parlent d'eux-mêmes.

A l'aube du troisième millénaire, le tourisme est la première industrie mondiale, brassant un chiffre d'affaires de près de 3 000 milliards de dollars US, soit un peu plus de 16 % du produit intérieur brut mondial. Les flux avoisinant en l'an 2000 les sept cent millions de touristes internationaux. Environ une personne sur quinze travaille actuellement, de près ou de loin, au service du tourisme. Même en période de « crise » [...] économique, le tourisme est une affaire qui marche dont les affaires remplissent aussi bien les caisses des Etats que celles des particuliers. Par exemple, en 1954, la France, premier pays au monde pour le nombre de touristes étrangers, en accueillit quatre millions : en 1998, ce chiffre s'élève à soixante-dix millions³⁹.

Cependant, il est très difficile de mesurer tes déplacements avec précision, comme le précise le dernier rapport de l'OCDE⁴⁰ dans son annexe statistique en page d'introduction :

En effet, peu de sources sont spécifiquement conçues pour enregistrer les phénomènes migratoires. La grande variété des sources utilisées conduit à mesurer des populations différentes. En outre, les critères d'enregistrement dans un fichier de population ou bien les conditions d'octroi d'un permis de résidence, par exemple, varient d'un pays à l'autre, ce qui conduit à des mesures très différenciées, même en utilisant une source a priori identique.

Numériquement parlant, le rapport 2006 de l'OCDE estime que dans les 25 pays de l'UE⁴¹, il y a eu 2 814 000 entrées en 2004 contre 1 600 000 en 1998. De plus, en 2004, les entrées sur le sol d'Amérique du Nord se sont élevées au nombre de 2 727 000, contre

³⁹ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 30.

⁴⁰ Organisation de coopération et de développement économique.

⁴¹ Union Européenne.

2 209 000 en 1997. Tu assistes donc à une hausse constante et importante des déplacements en six ans. Les entrées sont mesurées à partir du nombre de demandeurs de visas (temporaires et permanents). Le problème de ces dernières statistiques est qu'on ne connaît pas l'origine des personnes entrantes. Et l'on sait qu'aujourd'hui, par exemple, il est possible de se déplacer dans la zone Euro sans aucun visa. Ces chiffres manquent donc de volume sur un certain plan.

Les déplacements s'effectuent-ils davantage entre le Nord et le Nord, ou le Sud et le Nord ? Michel apporte une réponse partielle à cette question en expliquant que la majorité des déplacements s'effectuent du Nord vers le Nord ou du Nord vers le Sud, et que 90 % des recettes vont dans les poches des pays du Nord. Une tragédie ? Non, simplement une constatation. Les guillemets restent donc indispensables quand on parle de « démocratisation » du voyage international. Les conditions et l'accès au départ restent encore très concentrés dans les pays les plus développés. Le voyage reste donc un certain luxe que d'autres ne peuvent pas assumer – lequel d'ailleurs est très loin de leurs préoccupations quotidiennes. Mais le jour où les pays en voie de développement, tels la Chine ou l'Inde, dont les habitants représentent plus de 60 % de la population mondiale, atteindront le confort de l'Occident et que ces deux milliards et demi de personnes voudront aussi voyager, de nouvelles questions seront à soulever.

L'INSEE⁴², quant à lui, a publié en 2006 un rapport sur le tourisme mondial (10 pays étaient à l'étude) qui démontre un accroissement annuel moyen de 6,5 % entre 1990 et 2005. Une hausse des déplacements toujours palpable entre pays du Nord.

De même, à l'UQAM, l'intérêt des étudiants à la maîtrise et au doctorat en communication est tout aussi significatif quant au volet international, puisqu'un tiers des 700 mémoires (recherche et création) du Département des communications porte sur ce thème (dont la majorité inclut un stage terrain), ainsi que 24 thèses sur 40 au doctorat conjoint. Voilà les premiers résultats révélés par l'OBSCOMMII⁴³ (Observatoire de la communication

⁴² INSEE Institut National de la Statistique et des Etudes

⁴³ www.obscommii.uqam.ca

internationale et interculturelle sous la direction du professeur Carmen Rico de Sotelo) présentés lors du colloque de l'AEDMC⁴⁴ en 2007.

2.3 TU recherches

2.3.1 Études existantes

L'affluence des déplacements a engendré un nombre considérable d'études à cette fin, et cela sur plusieurs plans.

Tout d'abord, tu trouveras beaucoup de recherches sur les immigrants qui traitent notamment du processus d'acculturation et de la question d'identité (L.R. Rogler, J.E. Trimble, M.G. Constantine et al., C. Ward et al., etc.). Ensuite, le « boom » du tourisme a suscité plusieurs interrogations, et des experts tel que Marc Laplante⁴⁵ se sont penchés sur ce nouveau phénomène et l'apparition de cet « étrange voyageur ». Tu découvriras également une littérature fructueuse du côté de l'anthropologie du voyage et de la sociologie (F. Michel, J.-Didier Urbain, J.-M. Belorgey, F. Affergan, etc.), qui étudie le regard exotique du voyage. « Connaître et se regarder connaître, sachant qu'ici, dans les deux cas, l'observateur en voyage éprouve et vit avec le monde qu'il pense⁴⁶ », écrit Rodolphe Christin en parlant de l'anthropologue et du voyage. De plus, beaucoup de récits de voyage de pèlerins ou d'auteurs (surtout autour des romantiques comme Châteaubriand) abondent dans tes bibliothèques. Enfin, tu pourras également dénicher une multitude d'écrits (ou de guides de conduite) pour chacun de tes projets de déplacement : professionnel, académique, ludique, etc. : Comment négocier avec les Chinois ? Ou comment réussir son stage à l'étranger ? Un long week-end à Montréal ? Chacun jouit de son manuel pour le guider.

2.3.2 L'acte du voyage

⁴⁴ AEDMC : Association des étudiants de doctorat et maîtrise en communication à l'UQAM

⁴⁵ Marc Laplante, *L'expérience touristique*, 1996

⁴⁶ Rodolphe Christin [en ligne]

http://www.geopoetique.net/archipel_fr/heron/correspondances/christin_monde.html.

Le point commun de toutes ces recherches se situe dans l'étude du voyage au travers duquel tu peux entendre résonner le déplacement physique et mental vers l'ailleurs, vers l'autre. Chaque auteur, en fonction de son domaine d'étude et de ses objectifs, propose des phases singulières ou une nouvelle typologie du voyage. D'ailleurs, dans son ouvrage *Désirs d'ailleurs*, Michel consacre plusieurs pages à l'énumération des chercheurs tentant de déterminer les types particuliers et les diverses possibilités de voyage. Va ouvrir la page 35 de son livre. Tu le constateras par toi-même.

De facto, l'ensemble des études antérieures portent davantage sur le phénomène du voyage ou l'art de bien voyager que sur l'accomplissement du voyageur durant son voyage. Voilà le chaînon manquant que tu te proposeras d'étudier et qui apportera l'originalité scientifique de la recherche. Mais qui est ce voyageur contemporain ? Jacques Lacarrière (cité par Michel, p. 258) propose une classification du nomade contemporain qui devrait t'intéresser : il parle de « voyageurs, voyageants, voyagés ». Le premier est celui qui est réellement dans ce que tu pourrais appeler *l'acte du voyage*, c'est-à-dire « un enrichissement personnel et une rencontre avec autrui⁴⁷ ». Les voyageants sont ceux qui ne peuvent faire autrement que de se déplacer : le patron d'une entreprise, le commercial dans sa zone de démarchage, le sans domicile fixe... Enfin les voyagés représentent les touristes dans leur négation absolue. Autrement dit, ceux qui se laissent aller dans un voyage facile, simpliste, et qui se déplacent en groupe organisé sans chercher à entrer dans l'espace relationnel. D'ailleurs, si le touriste est communément et cyniquement qualifié de « voyageur moderne », Amirou critique ce mythe, car selon lui personne n'aurait appris la langue de l'autre. Et avant tout, pour pouvoir communiquer et entrer dans cet espace relationnel, il faut que tu sois capable de parler cette même langue.

Par conséquent, quelles sont tes intentions et comment s'accomplit ton voyage vers l'autre ?

⁴⁷ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 258.

Lors de l'expérience exotique en terre étrangère émerge un premier mouvement qui est celui de l'identification, et qui consiste à voir et imiter chez l'autre culture une qualité que nous aimons et que nous ne retrouvons pas chez nous, que nous « endossons », ou tentons d'endosser⁴⁸.

Manipulateur ? Séducteur ? Violeur ? Conquérant ? Observateur ?

Qui es-tu ?

Qui est-il ? Qui est-elle ?

Mais, choisis-tu toujours la rencontre ?

⁴⁸ Véronique Anna Covanti, *Exotisme en communication interculturelle : danse, rencontres et mouvement vers l'altérité*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en communication par, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2008, p. 10

Il lui était impensable de redevenir le triste sire qu'il avait toujours été, inquiet pour mille raisons absurdes. Désormais, il savait, de jour comme de nuit, entrer en contact avec son Hyde quand il était Jekyll pour lui laisser prendre les commandes. Son sens de l'instant ne le trahissait plus. Il avait appris à changer de vitesse quand bon lui semblait, solliciter son double à la demande. *L'Autre* savait tout rendre passionnant, une conversation de bistrot, un trajet en métro, la lecture d'un quotidien. Il rendait magique la rencontre d'une silhouette dans un ascenseur, il savait trouver les mots pour calmer les esprits échaudés et ranimer les enthousiasmes perdus. Ce n'était pas la noirceur de Nicolas qui se libérait mais bien l'inverse : sa bienveillance face à l'humanité, sa curiosité pour tout ce qui n'était pas de ce monde, sa douceur trop longtemps contenue. Les rares moments où il laissait *l'Autre* s'éloigner, Nicolas se sentait vite nostalgique de ses frasques, de ses idées brillantes et saugrenues, de sa morgue.

Craignez les anxieux, le jour où ils n'auront plus peur, ils deviendront les maîtres du monde.

Les mots échappés de la nuit l'inspiraient pour le jour à venir, et le simple fait d'avoir une preuve écrite de l'existence de cet autre lui-même lui donnait courage. Il n'avait plus peur de son ombre, son ombre c'était *l'Autre*, qui le protégeait.

Tonio Benacquista. *Quelqu'un d'autre*

CHAPITRE III

IL, (ELLE)

La mondialisation frappe à sa porte.

Est-ce qu'il la laisse entrer ?

Une femme la représente. Elle est comme lui : Homme.

Pourtant, ses traits diffèrent des siens. Il est Blanc, elle est Noire. Il est chrétien, elle est musulmane. Il porte un costume, elle est en boubou. Il parle sans accent, elle parle avec un accent.

Et pourtant...

Elle est différente, mais il l'aime bien. Elle n'est pas lui, il n'est pas elle, mais toutefois elle aurait pu être lui, et il aurait pu être elle. Un refrain musical de Jean-Jacques Goldman⁴⁹ accompagne cette pensée.

.....
♪ [...]

Et si j'étais né en 17 à Leidenstadt

Sur les ruines d'un champ de bataille

Aurais-je été meilleur ou pire que ces gens

Si j'avais été Allemand ?

♪ [...]
.....

L'identité apparaît plus visible et fondamentale lorsqu'elle se trouve confrontée aux autres. À tous ces étrangers qui lui paraissaient si loin et qui sont devenus si proches avec

⁴⁹ Compositeur et interprète français de référence, depuis son premier disque en 1980 ; ses parents sont des immigrés juifs de l'avant-guerre.

l'explosion de la communication (Wolton, *L'autre mondialisation*, 2003). En effet, il n'a qu'à sortir marcher quelques minutes dans les rues de son quartier ou allumer son poste de télévision pour se rendre compte de leur présence et de leur contact dans son quotidien. Voilà à peine cinquante ans que les distances physiques se sont raccourcies (grâce à la révolution industrielle, au développement des modes de transport), et à peine dix ans que celles-ci ont disparu sous le joug des médias et des nouvelles technologies.

Il n'a pas vraiment eu le temps de se demander s'il voulait réellement marcher avec eux, dans le même espace, les uns tout contre les autres, mais il le fait. Avec difficulté parfois.

.....

« – Pourtant une chose est sûre : *Ils sont là !*

– Qui donc ? Les Martiens ?

– Non. *Les autres.* »

.....

L'imaginaire télévisuel a montré ces « ils » mêlés aux zones d'ombre des théories du complot. Par exemple, dans la série télévisée X-Files, « ils » faisaient tantôt allusion aux dirigeants du pays dont les manœuvres secrètes sont cachées à l'ensemble de la planète ; et tantôt aux extraterrestres qui semblent déjà être parmi nous.

.....

« Mais *les autres* sont là. C'est certain. »

.....

Dans la nouvelle série américaine *Lost*, où les réfugiés d'un crash aérien se retrouvent sur une île perdue en plein océan, *les autres* revêtent les habits des personnes résidant de l'autre côté de l'île. Comme dans X-Files, ils entretiennent un rapport au surnaturel, à l'inexplicable,

à l'ésotérique. Ils sont comme les survivants de l'accident (des êtres humains) et *autres* à la fois. Une sorte de halo impénétrable les entoure que ses yeux et ses pensées ne peuvent transpercer. Ils paraissent fous. Et lui aussi pour eux.

Pourtant...

Pourtant la communication les a fait entrer dans sa vie (sans leur demander leur avis) et les lui impose comme un fait implacable – social, politique, économique, financier, humain. Si les armes de décodage et les codes consensuels lui manquent pour les comprendre, la communication reste la carte première de ce jeu oratoire : la clé du destin. Elle est l'accès à soi mais aussi à l'autre par un détour qui le transcende. Lui et l'Autre. Le Même et l'Autre. Il aime, cet autre. Car malgré tout, il aura fait cette rencontre dans les premières lignes de ce troisième chapitre qui lui aura insufflé son désir d'ailleurs, son désir de la revoir. Une rencontre qui aura bouleversé son rapport au monde et à l'humanité. Une rencontre qui aura été le chercher dans ses entrailles, dans ses racines, si profondément, qu'il aura pu sentir les prémices d'une métamorphose. Une rencontre qui est en train de lui insuffler, tout doucement, l'aspiration du voyageur. Cela lui est certes déjà arrivé plusieurs fois à son insu... Mais à ce moment précis de l'histoire le visage de la mondialisation qu'Elle irradie l'interpelle davantage. Il s'arrête, s'interroge et s'en rapproche, piqué par la curiosité. C'est Elle qui influencera le choix de sa prochaine destination.

Qui est-Elle ?

L'a-t-il rencontrée par hasard ?

Oui. Non. Elle l'aura influencé.

Mais en attendant qu'il soit prêt à se mettre en route, physiquement, il entame un premier voyage. Le voyage symbolique de recherche.

Est-Elle l'étrangère dont tout le monde parle ?

Qui est étranger aujourd'hui ? À quoi le reconnaît-on ?

3.1 Au commencement du monde...

Sage croyant qu'il était, la Bible lui a révélé qu'au bout de sept jours de labeur, Dieu avait tout créé : ciel, terre, mer, animaux, homme et femme. Dieu était satisfait de son œuvre et se reposa le septième jour. Pourtant cette création parfaite, cette œuvre terrestre si bien achevée, bascula au moment où Adam et Ève, séduits et corrompus par le serpent, décidèrent d'enfreindre l'interdiction qui leur avait été faite de manger le fruit de la connaissance. C'est alors qu'ils se regardèrent, nus et gênés, et s'en allèrent se cacher en entendant Dieu approcher. Comprenant ce qui venait de se produire, ce dernier laissa éclater sa colère ! Il les punit, les maudit, les revêtit néanmoins de vêtements de peaux, puis les chassa de l'Eden. Ce fut « la rupture de l'alliance⁵⁰ ».

Depuis cet instant, il est possible d'appliquer au mot *étranger* la situation de l'homme sur la terre. Adam et Ève quittent leur patrie et acquièrent dès lors un statut d'étranger, d'émigré.

Tout fils d'Adam est ainsi un hôte de passage, un étranger dans tout pays où il se trouve, dans son pays lui-même. *Car chacun de nous est entré dans cet univers comme dans une cité étrangère dont il n'avait aucune part avant sa naissance, et une fois entré il est un hôte de passage jusqu'à ce qu'il ait parcouru de bout en bout la durée de vie qui lui a été attribuée...*⁵¹.

Si le ciel est la patrie, celui qui en est exilé durant sa vie terrestre est un étranger. Cette notion sera notamment reprise par saint Augustin et d'autres auteurs du Moyen-Âge. Saint Pierre ajoute dans le Nouveau Testament : « Biens aimés, je vous exhorte, comme étrangers et voyageurs sur la terre⁵² ». Saint Pierre les escorte hors de leur étrangeté humaine en les conduisant auprès de Dieu.

Cette première réponse est issue de la croyance et des études religieuses. Il paraît qu'il a aujourd'hui dépassé cela – et cela semble mieux valoir pour lui – car la science se base sur des faits et non sur des mythes ; cependant cette pensée lui enseigne que la vie entière serait semblable à un exil. Nous serions tous des exilés temporaires, apprenant à vivre notre vie

⁵⁰ Genèse, 3 v1-24.

⁵¹ *Dictionnaire des symboles*, p. 421.

⁵² La Bible : 1 Pierre 2 v11.

pleinement, avec force et sans crainte de ce qu'il adviendra, puisque nous savons que nous finirons par retourner chez nous. Dans ce cas précis, le pays de retour est le paradis. Ainsi, la vie serait un territoire étranger, un ailleurs à traverser.

La vie est un ailleurs. L'étranger est un passage. Dès sa naissance, il s'engage alors dans un entre-deux⁵³.

.....
(Pause)
.....

Cette pensée l'interpelle. Il lève la tête et songe tout à coup aux oppositions, aux contraires, aux antonymes du langage. Rien ne paraît être le contraire direct de la vie. La mort s'oppose à la naissance. Mais rien ne s'oppose à la vie... « Étrange », pense-t-il.

3.2 L'Antiquité

Voilà qu'il se met à rechercher parmi les pensées développées en Grèce. Il sait combien la civilisation grecque, à bien des égards, a initié et développé bon nombre de réflexions relatives aux questionnements modernes. Sur des gravures, un homme est représenté portant une tunique attachée depuis son épaule gauche. C'est Thucydide, de la Grèce du V^e siècle avant Jésus-Christ. Influencé par l'écoute d'une lecture donnée par Hérodote, il a travaillé sur la notion d'étranger ou plutôt de barbare. Il est concentré sur sa rédaction et doit être en train de rédiger l'œuvre qui l'a glorifié : *L'histoire de la guerre du Péloponnèse*. La vision grecque constate une évolution de la notion d'étranger. Après un statut attribué à l'Homme dans sa relation au divin, l'étranger se définit en rapport direct d'Homme à Homme. Le terme est associé à celui qui n'est pas moi et qui est perçu comme mon ennemi. Toute personne non grecque, ou du moins qui ne parlait pas le grec⁵⁴, était nommée « barbare » (étymologiquement le barbare, c'est celui qui balbutie). Hérodote et Thucydide sont deux des

⁵³ Daniel Sibony, *Entre-deux, l'origine du partage*, 1991.

⁵⁴ <http://www.greceantique.fr.fm/>

premiers penseurs à poser la question de l'identité et de l'altérité au travers de la représentation. En effet, le premier des deux est parti à la recherche de l'altérité (c'est-à-dire le monde non grec), ce qui permit de poser les bases de l'identité du monde grec ; tandis que le second rechercha l'histoire de la Grèce. La définition du soi dans son rapport à l'autre et en opposition à cet autre semble émerger.

Il se souvient d'ailleurs que cette vision a été retravaillée par des philosophes comme Hegel. Son étude des rapports entre maître et esclave permet de démontrer que la position de l'un se définit dans son rapport avec l'autre. Si l'esclave détient sa position d'esclave, c'est parce qu'il a un maître au-dessus de lui pour le diriger. Nous entrons dans une relation de rapport de force existentielle, où sans l'autre il ne serait pas défini comme il est. Ce qui rejoint également les travaux d'Edward Saïd dans son ouvrage *L'orientalisme* où il explique la construction du terme « orientalisme » par l'Occident qui l'oppose justement à lui-même. L'Occident trouve sa définition dans une sorte de dualité avec son rival de l'Est, posant ainsi les termes qui le distinguent.

.....
(Pause)
.....

Il repense à la femme rencontrée un peu plus haut dans l'histoire. Sa dualité. Son yin⁵⁵. Sa recherche a changé ainsi que sa lecture. En fait, il ne se sent plus seul, car il se rend compte qu'elle fait partie intégrante de l'histoire. Il pense à elle tout en effectuant sa recherche, et c'est une double histoire qui se crée. Une double communication qui prend vie. Il ne se souciait que de sa recherche, maintenant il se soucie d'elle. Une histoire qui en suscite une autre. Serait-ce face à l'étrangéité la plus extrême qu'il serait capable de mieux se connaître ?

⁵⁵ Le Yin et le Yan sont deux genres symbiotiques et complémentaires. Le Yin représente la féminité tandis que le Yan symbolise la masculinité.

3.3 Les grandes découvertes du XV^e au XVIII^e siècle

Il continue à fouiller, à examiner, à lire, à réfléchir. Il lit et relit des récits portant sur la découverte de l'Amérique. Des récits où les massacres des conquistadors et la réduction à l'esclavage de tous les hommes non occidentaux reviennent sans cesse. Cortés a bien trompé Moctézuma (le chef des Aztèques) en usant d'une communication manipulatrice. « Garde ton ennemi proche de toi », comme on le lui répète encore aujourd'hui. Cortés avait réussi à connaître et pénétrer les pratiques aztèques grâce à la Malinche et s'en était servi à son avantage.

L'espace d'un instant, il recule de son livre, effrayé. Tout savoir sur l'autre conduirait-il alors vers la perte ? Que se produira-t-il dans sa société qui est devenue si transparente ? N'est-ce pas ce qui a fait naître le terrorisme – comme cela a pu être mentionné dans les chapitres précédents ?

.....

– À cette époque, on cherchait à comprendre l'autre pour le dominer et l'exterminer. Une façon de faire qui révèle une communication pernicieuse et irréparable puisqu'elle a conduit à la disparition des peuples incas, aztèques et autres mayas.

– Les temps ont changé... Ne t'en soucie pas comme ça ! À ce moment-là, les normes de pensée étaient complètement différentes de celles d'aujourd'hui...

– Vraiment ? Ne cherches-tu pas toujours à mieux connaître l'autre pour l'attirer vers toi ? Que ce soit par la séduction ou la violence ? Même dans ta recherche, en ce moment, n'essaies-tu pas de surprendre et de séduire l'esprit du Lecteur qui parcourt ces lignes ?

.....

Après la pensée grecque, il constate que la notion de « barbare » a évolué vers celle d'« être inférieur » à la race blanche. Si l'*étranger* est celui qui est différent de soi, il est aussi

maintenant celui qui est à conquérir et à dominer. Les Européens se placent dans une logique de pouvoir et de diffusion d'un modèle unique. Si ce modèle n'est pas suivi, alors le salut ne sera pas accordé ! Il devient ainsi légitime pour eux de transposer cette vision unidirectionnelle à tous – notamment au travers d'une conversion forcée au christianisme. Il pense ironiquement à ce que cela a donné à son époque : une désertification des églises et un renoncement au religieux par une majorité de la population occidentale. C'est la tendance du « mon monde est le monde » décrite par Todorov⁵⁶, illustrée par les personnages de Colomb et Moctezuma, qui est de mise ici. Selon eux, tout semble s'expliquer au travers de leur conception. Aucune autre perspective n'est envisageable et raisonnablement possible.

La notion du développement international a également revêtu cette toge pendant très longtemps. Rostow est le père fondateur de cette modernisation où les pays du Nord servent de modèle aux pays du Sud. Ces derniers devront passer par les mêmes étapes de croissance que Rostow répertorie au nombre de cinq : *la société traditionnelle* (qui ne possède aucune science ou technique) ; *les conditions préalables au démarrage* (qui ne sont pas de nature interne mais externe ; la colonisation aurait par exemple aidé au démarrage) ; *le démarrage* (qui est surtout possible grâce à la technologie et un prolongement du travail manuel) ; *le progrès vers la maturité* (dont l'accent, mis sur l'économie, marque l'avènement de l'industrialisation) ; et enfin, *l'ère de la consommation de masse* (la société de biens et services est l'étape ultime où la société arrive à son état le plus abouti économiquement, socialement et culturellement; elle marque la réalisation de l'être humain).

Il pourrait ajouter une sixième étape à ce modèle : celle de la *société de l'information et de la communication*. Autrement dit une société qui prône la transparence de ses rapports et qui passe par une médiation directe et instantanée avec l'autre. Déjà, dans son ouvrage *La conquête de l'Amérique*, Todorov essaye d'expliquer le « succès » des conquistadors espagnols lors de la colonisation par les raisons suivantes : la désorientation du chef des Aztèques ; l'exploitation des différences culturelles par Cortès pour conquérir ; et la supériorité technique (bateaux, armes à feu et chevaux). Cependant, selon l'auteur, ce qui est fondamental dans cette rencontre entre deux cultures qui n'avaient aucune connaissance l'une de l'autre réside dans la différence de communication entre Cortès et Moctezuma. Aveuglé

⁵⁶ Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique : La question de l'autre*, 1982.

par sa conception du monde, Moctezuma a cru reconnaître chez les conquistadores les dieux de sa mythologie. Il s'est laissé mourir sans chercher à établir la moindre communication interculturelle. À l'opposé, Cortès a usé d'une communication manipulatrice pour mieux comprendre et ainsi mieux vaincre son adversaire. Malgré son armée inférieure en nombre, il a su pénétrer corps et âme dans la culture des Aztèques et s'en est servi à son avantage.

Mais, à la vue des massacres engendrés, une bonne et pure communication entre l'autre ici et là-bas est-elle réalisable ?

Comment pourrait-il prendre davantage en considération le contexte où s'attachent les racines de cette communication ?

La situation du XVII^e siècle se présente comme berceau de la pensée ethnocentrique dans la relation de l'homme à l'étranger. La différence était pensée comme mauvaise, et l'Autre comme un non-humain.

Jusqu'au XX^{ème} siècle l'exotisme attirera les voyageurs, notamment les écrivains dits « romantiques » accompagnés de leurs nombreux récits de voyages décrivant les coutumes, les femmes, les apparats exotiques, etc. Mais, il aura fallu attendre ce XX^e siècle pour que des auteurs se penchent sur l'importance de la compréhension de l'autre et les manquements que cela a produit auparavant..

3.4 Les reconnaissances culturelles

.....

(Bruit de fond)

(Applaudissements)

.....

Confortablement installé dans son fauteuil, les pieds surélevés sur un pouf et un petit whisky à portée de la main, il visionne un documentaire sur les révolutions indépendantistes qui ont eu lieu au XX^e siècle. Une situation fascinante où, après bien des années de soumission, l'autre demande à se faire entendre.

L'une des scènes a lieu dans un bar de Casablanca, au Maroc, au milieu des années cinquante. Au sein du bar, une vingtaine de tables rondes, toutes occupées, accueillent des discussions, des rires, des jeux, des toasts et des verres bien remplis. À gauche, au fond de la salle, se trouve un joueur de piano. Il a les traits du jazzman noir américain que l'on imagine et accompagne les clients de l'endroit sur le magnifique air de « *Time goes by* ».

À l'une des tables, deux hommes parlent à voix basse. Il semblerait qu'ils négocient un laissez-passer pour les États-Unis. L'un d'eux évoque deux lettres de transit qu'il aurait en sa possession.

Les choses changent, pense-t-il. Alors qu'au moment des découvertes, les personnes envoyées là-bas étaient des esclaves ou des brigands, condamnés contre leur volonté, à aller construire l'Amérique, à présent, tous veulent émigrer vers ce « nouveau monde » ! Assez surprenante l'histoire humaine, non ?

Tout à coup, un homme de type maghrébin, qui semblait un peu en retrait, fait signe à l'assemblée de se taire. Il est accolé à un poste de radio et monte soudainement le volume à son maximum. Une voix s'échappe de l'appareil :

La guerre contre la République continue en Algérie. Le Front de libération national semble vouloir étendre sa terreur aux milieux urbains en s'attaquant désormais à la ville d'Alger. Trois attentats viennent d'être commis au cœur de la capitale, tous revendiqués par l'ALN (Armée de libération nationale). Et tandis que les pillages et combats continuent un peu partout dans le pays, l'ensemble de ses habitants est massacré aveuglément par les deux parties en guerre. D'un côté les Français ne veulent pas céder face à ce qu'ils appellent de l'intimidation, en rappelant que l'Algérie n'est pas un département français mais que « l'Algérie, c'est la France et non un pays étranger que nous protégeons⁵⁷ », déclare Pierre Mendès-France. Alors que, de l'autre côté, dans ses messages radiophoniques destinés au peuple algérien, le FLN exige que les « autorités françaises [...] reconnaissent une fois pour toutes aux peuples qu'elles subjuguent le droit de disposer d'eux-mêmes⁵⁸ » sans quoi il annonce « la continuation de la lutte par tous les moyens jusqu'à la réalisation de [son] but [...] la restauration de l'État algérien souverain, démocratique et social dans le cadre des principes islamiques⁵⁹ ».

⁵⁷ http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_d%27Alg%C3%A9rie/

⁵⁸ http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_d'Alg%C3%A9rie/

⁵⁹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_d'Alg%C3%A9rie/

Il assiste à l'époque des révolutions où les guerres indépendantistes battent leur plein. L'autre souhaite bel et bien être reconnu ! Une perspective surprenante et non envisagée jusque-là. L'autre manifeste. L'autre crie son mécontentement. L'autre communique violemment de la même manière qu'on était entré en communication avec lui. Un pas en avant. Un pas en arrière. Nous stagnons dans nos rapports.

Si l'ethnocentrisme est un danger pour la perspective, il est important de prendre du recul, solutionne Morin⁶⁰, et de nous soumettre à une introspection. Celle-ci peut permettre, entre autres, d'éviter les fantasmes collectifs. Des cultures entières peuvent véhiculer des images erronées. L'exemple de la représentation du cheval au galop est pertinent à cette fin, puisque l'auteur nous montre comment, pendant des millénaires, nous nous sommes représenté un cheval quasiment volant à un moment donné de sa course. Il aura fallu attendre l'avènement de l'appareil photo pour pouvoir invalider cette croyance. Les avancées scientifiques et techniques sont-elles les seules réponses valables dans la quête de la vérité ? Il y a cru pendant un temps, et certains y croient toujours. Mais que se passe-t-il lorsqu'il n'a pas le développement technologique suffisant pour évaluer la validité de ses croyances et de ses préjugés ? Il ne doit pas omettre qu'il fait, presque par automatisme, sa propre projection sur l'Autre. Il juge par rapport à un contexte qui lui est familier, d'où la nécessité d'effectuer symboliquement ou matériellement le geste de Robin Williams dans *Le cercle des poètes disparus*⁶¹ et de monter de temps en temps sur une table afin de percevoir le monde sous un angle différent. L'histoire du chat Akhenaton⁶² qui dresse un portrait de la vie de l'historien selon son propre regard est dans ce sens aussi intéressante ; ou encore Bernard Werber⁶³ qui nous invite dans sa trilogie des fourmis à penser le monde à partir des yeux et de la vie de ces petits insectes.

De la Révolution française (forçant les monarques à voir par les yeux du peuple) aux révolutions indépendantistes des colonies (forçant les colonisateurs à voir par les yeux des

⁶⁰ Edgard Morin, *Voir ? Voir...*, 2004.

⁶¹ Film réalisé par Peter Weir, 1990.

⁶² Gérard Vincent, *Langue de chat*, 1992.

⁶³ *Les fourmis*, *Le jour des fourmis*, et *La révolution des fourmis*, 1991, 1992, 1998.

colonisés), son arrimage à l'autre aura été sanglant. Il semble qu'il ait néanmoins fini par comprendre l'importance de développer un esprit de perspective afin de mieux cohabiter avec les étrangers de la scène mondiale. Mais à quel prix y est-il arrivé ? Et combien ont péri pour cette reconnaissance mutuelle ?

Il vient d'être témoin de la naissance du courant culturaliste. Porté par ces révoltes, il comprend que chaque culture est vitale et que nous devons aujourd'hui agir de manière solidaire avec ces étrangers. Culpabilisant de notre exploitation antérieure et de nos ravages sur ces derniers, nous tentons de racheter nos péchés en leur envoyant toutes sortes d'aides financières, médicales ou humanitaires. Pratiques d'ailleurs critiquées par certains auteurs comme Yves Montenay⁶⁴ qui considère ces dernières comme une sorte d'auto-flagellation basée sur la culpabilité des pays du Nord les incitant alors à financer ceux du Sud, mais pour de mauvaises raisons. Dettes humaines contre dettes financières. Il semble que le poids de la morale n'ait pas encore été saisi. Obligation ou devoir envers soi ? Obligation ou devoir envers l'autre ? Belle mascarade parfaitement inutile empêchant une véritable analyse du développement ainsi que l'apport de solutions. En effet, Franck Michel ajoute que « le fait de vouloir se fondre dans la peau de l'autre viendrait d'une longue histoire collective qui a abouti à une culpabilisation collective de laquelle nous ne sommes pas encore sauvés⁶⁵ ».

Sauvé ? L'est-il ? Car plus il cherche à s'approcher de l'autre, plus il se sent confus et loin de lui-même. Qui sera sauvé ? Lui ou l'autre ? Seul ou ensemble ?

Une chose est certaine : l'autre se manifeste, se révolte et souhaite être reconnu comme participant au monde au même titre que lui-même. Il se révèle être une personne non passive et non indifférente.

« Il » ?

Mais qui est ce « Il » finalement ?

⁶⁴ Yves Montenay, *Le mythe du fossé Nord-Sud ou comment on cultive le sous-développement*.

⁶⁵ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 117

L'homme ouvrant sa porte au début de l'histoire ou l'autre personne qui se trouve derrière ?

Loin d'être une masse passive composée d'individus crédules, il semblerait qu'une force souterraine⁶⁶ (pour reprendre Maffesoli) soit toujours en mouvement continu, prête à se réveiller dans la nécessité. L'autre devient le point de référence, mais la question obsédante en ce début de siècle reste l'arrivée de l'étranger (Pascal Helle, *Faut-il avoir peur des étrangers ?*, 2004). La communication est forcée.

Au nom du « Je » et du « Tu »,

Ainsi soit-« Il » !

⁶⁶ Michel Maffesoli, *Le temps des tribus*. 2000.

Le voyage – Extrait 1

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là, dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

[...]

Charles Baudelaire (*Correspondances*)

CHAPITRE IV

NOUS

OUFFF ! Enfin, nous voilà réunis !

Quel voyage venons-nous déjà de faire ! Entre lui et l'autre, entre le « Je » et le « Tu », nous pensions ne jamais finir par nous rencontrer.

Fusionnons ensemble tous ces singuliers, et nous obtenons le « Nous » tant attendu et tant aimé de notre communauté.

Si nous avions poursuivi ainsi, la névrose nous aurait probablement atteints : être toujours et constamment en proie à l'altérité sans jamais former un ensemble, quelle folie ! Heureusement que le pluriel nous délivre ; et, curieusement, le salut nous est alloué au moment de notre entrée dans cette première personne du pluriel.

Nous : Moi et Toi.

Nous : Moi et Il.

Nous : Toi, Moi et l'autre.

Nous : Moi et l'étranger.

4.1. Drôle d'espace que ce « Nous »...

Voilà que ce qui nous rendait si différents jusqu'à présent – et nous questionnait – s'estompe timidement. En acceptant le Nous, nous acceptons l'autre dans notre espace, mais nous acceptons aussi d'ajuster notre voix au même niveau que toutes les autres. Nous ne parlons plus d'une recherche pour un chercheur en particulier, mais d'une recherche pour une communauté. Nous ne parlons plus de lui, d'elle, ou de toi personnellement, mais de tout un

chacun en même temps. Derrière une main, c'est d'autres mains qui se lèvent. Si le « je » est la source, le « fleuve est constitué d'eaux métissés qui font qu'il devient "nous" »⁶⁷.

À chaque chapitre, nous avons découvert un personnage nouveau. Nous ne savons pas encore combien seront présents dans cette recherche, mais, peu à peu, ils continuent d'apparaître. Inutile de nous compter, car nous venons et repartons de cet espace à tout bout de champ. Peut-être changeons-nous juste de nom, de surnom ou de rôle, bien qu'au fond nous restons toujours la même personne. Nous pouvons tout simplement changer d'accessoires en fonction des circonstances. Ce qui compte, ce sont donc les détails ; et pas uniquement les faits.

Schultz explique que la connaissance du monde passe soit par la pensée scientifique, soit par la pensée courante. Nous passons toujours par une sélection des faits. Il n'y a pas de faits bruts en eux-mêmes mais des constructions particulières⁶⁸ dans un système de relations.

Toute interprétation de ce monde est basée sur une réserve d'expérience préalable, les nôtres propres ou celles que nous ont transmises nos parents ou nos professeurs : ces expériences, sous forme de « connaissances disponibles », fonctionnent comme schème de référence⁶⁹.

En effet, il explique que nous évoluons dans un « monde intersubjectif ». C'est-à-dire que l'objet à l'étude, pour une personne du quotidien, ne renverra pas à la même signification, et il serait même injurieux de vouloir stigmatiser un phénomène. D'où le développement de ce que Schultz appelle la « typification ». « Ce monde n'est pas ma propriété privée dans un monde intersubjectif et, par conséquent, la connaissance que j'en prends n'est pas mon affaire personnelle, mais, dès l'origine, intersubjective et socialisée⁷⁰ ».

⁶⁷ Jacques Lacarrière : *entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Mémoire vivante, Flammarion, 2002, p. 26

⁶⁸ Cela nous renvoie aussi au concept de « carte écran radar » de Ravault. Notes de cours, automne 2006, *Penser la réception, approches théoriques et pratiques*.

⁶⁹ Alfred Schultz, *Le chercheur et le quotidien*, p. 12.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 16.

À cette étape, le « Je » est déjà loin. Nous ne stigmatiserons donc pas mais essaierons d'établir des recoupements chez nos voyageurs. Lors de notre précédente rencontre avec l'autre, nous avons dressé un portrait de l'évolution de la figure de l'étranger. Mais qu'en était-il aujourd'hui ? Le voyageur en partance – et dont le nombre est toujours plus grand – devient d'ores et déjà l'étranger. Celui qui voyait ces étrangers passer chez lui se met soudainement à les comprendre. Comme ça. Un lien est créé, telle une reconnaissance par-delà une similitude.

4.2 Mais qui est étranger aujourd'hui ?

4.2.1 *Comment mesurer l'étrangéité de quelqu'un ?*

Notre brave société occidentale, parachevant la liberté entre tous et la transparence des relations, retranchant les mœurs et les coutumes derrière le respect de la vie privée et du droit individuel de s'exprimer, redessine inmanquablement les courbes des valeurs reconnaissables entre les personnes. Si chacun peut se définir comme cela lui chante, et ainsi déterminer l'autre à sa manière, à quel moment précis pouvons-nous attribuer le statut d'étranger à quelqu'un, dans cette société dite dévoilée de tout ? Et quels en seraient les outils de mesure le cas échéant ?

La distance physique est-elle un moyen de mesurer l'étrangéité d'une personne par rapport à une autre ? L'étranger est-il celui qui est loin de nous ? Celui qui est très loin ?

Pas sûr...

Le cas échéant, l'aspect physique permet-il de mesurer la différence ? La couleur de peau, la taille, le poids, la forme des yeux, la longueur des bras ou des pieds ?

Pas sûr non plus...

Mais alors, l'étranger peut-il au moins se mesurer dans un rapport systématique à celui qui n'est pas moi ? L'étranger, c'est forcément l'autre, n'est-ce-pas ?

Encore une fois, pas sûr...

.....

« – Eh bien ! Vous n’êtes pas sûr de grand-chose pour un quêteur de vérité ! Y a-t-il au moins une chose dont vous êtes certain et que vous pourriez nous faire partager ?

– La certitude n’est que la compréhension du monde à un instant « t » et à travers un ou des regards singuliers imbibés de vécus particuliers.

– Pardon ?!#!&?§#?*#?o#?#? »

.....

Tout dépend du contexte et de la personne qui observe le phénomène (comme nous l’avons vu avec Schultz). Cette perspective s’avère encore plus significative lorsque nous décidons d’emprunter l’esprit du voyageur.

Revenons à nos questions précédentes.

Les distances physiques ne sont plus un outil de mesure valable puisque la communication et les nouvelles technologies nous livrent le monde dans notre maison. Ceux qui étaient loin sont devenus plus proches que nos voisins de palier. Prenons notre téléphone et appelons la Chine. Allumons notre poste télévisé et découvrons l’Égypte. Clavardons en ligne. Visitions le Louvre via Internet. Les moyens ne manquent pas. L’ailleurs (ce qui sous-entend l’autre également), qui est très loin géographiquement, ne nous est plus si méconnu. Il est même ultra présent. Nous apprenons les langues des uns et des autres et arrivons à échanger sans même nous déplacer. Sans compter les moyens de transport moderne qui nous amènent à destination en quelques heures si notre désir de partir devient insoutenable.

L’aspect physique aurait pu marquer notre différence, mais les migrations mondiales et les métissages ne nous donnent pas raison. Qui n’a pas rencontré un Noir, un Jaune ou un Blanc habitant à l’opposé de ses origines et parfaitement intégré ? L’Européen plus Africain que l’Africain. Le Pakistanais plus Irlandais que l’Irlandais. Le Vietnamien plus Québécois que le

Québécois. Son accent parle pour lui. Il n'est pas celui que nous croyons qu'il est mais celui qu'au premier abord nous ne pensions pas qu'il puisse être.

Au moins, l'étranger, c'est toujours l'autre... Mais non ! Non plus ! Par exemple, durant notre voyage, l'étranger, c'est surtout nous. Nous par rapport à l'autre, mais aussi nous par rapport à nous-mêmes. Voyager, c'est au départ « quitter » son chez-soi. Cela serait essayer de fuir, voire de semer son double du quotidien pour rencontrer ses autres identités et prendre conscience de leurs présences, de leurs effets. Jean-Didier Urbain l'écrit clairement : « Voyager, c'est devenir autre. C'est devenir étranger, où qu'on soit, c'est-à-dire partout, et rendre de cette manière toute banalisation du monde impossible⁷¹. » Selon Rachid Amirou, entrer dans l'espace du voyageur implique une mort symbolique. Il meurt dans un monde pour « renaître autre et meilleur « ailleurs »⁷² » Renaître étranger pour découvrir l'étranger qui sommeillait en nous.

Mais une chose commune semble émerger peu importe la situation : rencontrer cet étranger, c'est un peu comme aller à la rencontre du monde et de soi. Devenir voyageur, c'est chercher à entrer dans un espace relationnel bien au-delà d'un espace géographique. Entre endotisme et exotisme, le voyage ouvre un nouvel entre-deux. Franck Michel définit ces concepts comme suit : « la démarche endotique consiste à devenir l'autre, la démarche exotique à devenir autre⁷³ ». Dans son mémoire de maîtrise, Véronique Covanti traite de la notion d'exotisme en reprenant plusieurs auteurs tels que Afférgan. Elle explique que le fait de vouloir imiter les coutumes de cet autre que nous sommes venus chercher relève d'un premier mouvement de gratification à son égard qui démontre notre admiration pour lui. L'exotisme, c'est aussi chercher ailleurs ce que l'on ne trouve pas chez soi. Le voyageur entrerait dans une démarche exotique s'accompagnant d'un soupçon d'endotisme. Il deviendrait un peu l'autre pour finalement s'accomplir autre.

⁷¹ Jean-Didier Urbain, *Désirs d'ailleurs*, préface, p. 7.

⁷² Rachid Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, p. 168.

⁷³ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 117

4.2.2 *L'étranger du voyageur : entre territoire et espace*

Nous avons vu précédemment que le voyageur recherchait toujours l'autre dans l'ailleurs. Il recherche constamment à rencontrer l'homme-étranger sur les territoires-étrangers afin de mieux se confronter comme étranger à lui-même. De quoi se donner des maux de tête !

En y réfléchissant bien, il y a aussi un étranger dans notre famille. Il y en a au moins un, même lointain, dans presque toutes les familles. Les métissages biologiques (Gruzinski, *La pensée métisse*, 1999) ont laissé sur nos visages les traits d'un exotisme passé qui peuvent nous pousser à partir les explorer. Et déjà, à ce moment précis, si nous rencontrons une personne provenant du pays d'origine de l'un de nos aïeux, elle ne nous paraîtra pas si étrangère que cela. Nous nous reconnaitrions quelque peu l'un l'autre. Ces étrangers que l'on ne connaît pas mais que l'on reconnaît à chaque fois dans son miroir. Les métissages culturels peuvent aussi jouer quant à notre motivation au départ. L'influence de cet ami indien, de ce voisin mexicain ou de cette tante polonaise pourra nous influencer quant au choix de notre destination.

Mais l'étranger change en fonction du contexte. Un autre personnage qui entre et sort de la scène avec des détails qui nous le rendent différent et particulier à la fois. Car, sans ces détails, nous nous rendrions compte bien vite qu'il est toujours cette même personne. Par exemple, si nous partions pour la Chine demain et qu'au détour d'une rue, nous entendions deux personnes parler français, notre cœur s'accélérerait certainement. Même si elles sont Européennes ou Africaines, et même si leur réalité quotidienne est bien différente de la nôtre, nous nous sentirions incommensurablement proche d'elles. Le partage de la même langue dans cette situation fait chuter le degré d'étrangéité aux alentours de zéro. Pourtant, que serait-il advenu si nous avions croisé ce même couple de personnes au détour d'une rue montréalaise ? Sans doute les aurions-nous à peine considérées, les percevant comme de simples touristes de passage.

De plus, les médias et les guides de voyage alimentent notre impression de « déjà vu » renforçant ainsi notre sentiment d'appartenance à un même espace avec l'autre, plutôt qu'à

un lieu géographique. Ils nous montrent tant et si bien comment ils sont (avec leur architecture, leur histoire, leurs paysages ou leurs coutumes) qu'il nous semble déjà bien les connaître avant même d'avoir foulé leur terre.

En partance pour Paris ?

Nous savons déjà que nous allons voir la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, et d'autres édifices.

En partance pour New York ?

Nous savons que la statue de la Liberté est toujours là, l'Empire State Building aussi, mais que les tours jumelles ont disparu depuis septembre 2001.

Pensions-nous être totalement étrangers à ces environnements ?

Pas vraiment, n'est-ce pas ?

Car sans toutes les informations et les images véhiculées par les médias, les guides, les hôtels, etc., le touriste ne serait pas touriste, mais toujours un explorateur. Cette fois encore, ce sont les détails qui différencient l'un de l'autre. De plus, « à l'instar des derniers peuples "oubliés" qui se visitent à travers le globe, la liberté de voyager est en voie de disparition. Le monde devient tel qu'on nous le montre et non plus tel qu'il est⁷⁴. »

La question de l'étranger est à considérer dans toute sa complexité – pour reprendre, et signalé par, la loi de Morin – ainsi que dans les réseaux sociaux qui nous entourent et définissent notre statut de plus ou moins étranger à un instant « t ». « Vaste programme mais il y a urgence, écrit Pascal Helle : le migrant du XXI^e siècle n'est plus étranger dans notre monde.⁷⁵ » En effet...

Andrea Semprini décrit le monde postmoderne comme une société de flux. Une société libérée des repères conventionnels passés où la recherche identitaire d'un collectif se limitait aux frontières d'une nation. Aujourd'hui, chacun de nous doit aller chercher ce qui lui correspond où il le souhaite. La construction du sens se fait par chaque récepteur, et Semprini insiste sur la confiance à leur accorder. Dans cette société ouverte, chacun d'entre nous construit ses références en fonction des flux qu'il va saisir afin de les transformer en

⁷⁴ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 34.

⁷⁵ Pascal Helle, *Faut-il avoir peur des étrangers ?*, 2004, p. 10.

« mondes possibles ». Ces flux bouleversent la définition de l'étranger puisqu'elle s'est dématérialisée au moment même où nous sommes entrés dans cette société de flux, et où le récepteur est au centre des décisions. Nous sommes libres et égaux d'agir comme cela nous convient sans nous référer à des systèmes supérieurs. Si tout se privatise autour de l'individu (croyances religieuses, soutien politique, entreprises, etc.), comment allons-nous entrer en contact avec l'autre et, au travers de lui, avec nous-mêmes ? Comment l'étranger extérieur va-t-il pouvoir accéder à notre étranger intérieur ?

4.2.3 *Voyager restaure la vibration de l'étrange*

Le voyage restaure la vibration de l'étrange. La découverte du lieu réel est aussi un prétexte à une découverte de soi dans un imaginaire préalablement fondé avant le départ et les multiples interactions que nous avons. C'est l'imaginaire de soi ailleurs que l'on cherche à commémorer et à mettre en scène. Un soi, ailleurs, que l'on va rendre possible une fois là-bas.

Ainsi, le voyage n'invite pas uniquement à un autre lieu géographique, il invite surtout à un espace relationnel de sentiments, d'émotions ; à « un septième sens » (l'expression de Gaston Bachelard est reprise par Jean-Didier Urbain). Il invite à un « Nous ». « Par [...] ailleurs, *voyager, c'est changer d'histoire de vie avant même de changer de lieu*, [...] l'acte procède d'un savoir, d'un pouvoir ou d'un vouloir⁷⁶ ». À cela Jean-Didier Urbain ajoute :

La toute première douane que l'on doit franchir pour être voyageur est donc sentimentale ; et si d'aventure celui qui s'y présente, homme d'affaires, touriste ou missionnaire, ne déclare pas ce sentiment, ayant omis de mettre dans ses bagages cet accessoire essentiel du voyage : le « septième sens », il n'est en ce cas, en effet, qu'un voyageant ou qu'un voyage – une apparence de voyageur, une forme privée de ce précieux contenu qu'on peut, à l'écart de tout sous-entendu mystique (car ce n'est pas un mystère), appeler « l'esprit du voyage »⁷⁷.

⁷⁶ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 9.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 9-10.

La rencontre avec l'autre est inéluctable durant le voyage. Elle n'est pas due au fruit du hasard, et l'enjeu de la relation compte plus que le lieu. Michel compare le voyageur à un demi-immigrant. Image très explicite qui démontre la volonté de découvrir et de devenir l'autre rencontré. Ainsi, voyager se découvre de l'intérieur. « Le voyage transforme le chercheur là-même où le chercheur pensait changer le sens du voyage en lui apportant de nouvelles lettres de noblesse⁷⁸ ! »

Voyager, c'est surtout partir pour soi. « Se dépayser n'est pas voir du pays mais quitter son pays⁷⁹. » Le but poursuivi étant de pouvoir renaître momentanément ailleurs. « La quête de soi par le biais de la rencontre de l'autre est bien connue, comme la redécouverte de l'ici en passant par l'ailleurs⁸⁰. » Le voyageur est un étranger atypique. Il est en dedans et en dehors. Il traîne des « avec » et aussi des « sans ».

4.3 Soi-même contre un autre

Arrimons-nous maintenant à cet étranger puisque nous avons réalisé combien notre quête de nous-mêmes est conjointement liée à cet autre. Comme Todorov réalise la « vie de passeur⁸¹ » qu'il a menée, nous devons également, ici, nous laisser transporter de l'autre côté, jusqu'à l'autre rive. Dans la mythologie grecque, Charon était le passeur d'âmes entre la vie et la mort. Si nous sommes tous des étrangers dans notre monde, à la recherche d'au-delà dans ces ailleurs, nous sommes aussi des pèlerins en quête de nous-mêmes. Des passeurs d'âmes. La quête d'un étranger pour appréhender notre étrangeté dans le monde... Cocasse, n'est-ce-pas ?

⁷⁸ *Ibid.*, p. 133.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 121.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 122.

⁸¹ Todorov, *Une vie de passeur*, 2002.

4.3.1 *Devenir l'autre pour mieux le comprendre*

Wolton rêve d'une « cohabitation culturelle » pour la troisième mondialisation. Ainsi, celle-ci commence par l'empathie et un processus d'acculturation à travers nos communications quotidiennes. Voilà ce que nous allons explorer !

La communication reste le noyau de nos rencontres. Communication manipulatrice, séductrice, violente, compréhensive, silencieuse. Sa présence est indispensable et présente partout dans nos rapports humains directs et indirects (comme entre nous aussi, Lecteur et Auteur du moment). En décidant de rencontrer cet autre et en expérimentant sa manière de vivre, nous ouvrons la voie vers la compréhension et la tolérance. « On ne peut comprendre quelqu'un que si l'on est capable de s'identifier à lui⁸² », explique Stanislaw Tomkiewicz dans son discours « Comment l'expérience personnelle peut-elle servir la pratique professionnelle ? » De l'émetteur au récepteur la frontière est mince, et le renversement des rôles est à louer.

Les théories sur la réception active évoquent deux niveaux de cette réception. Un premier degré où l'on s'assoit sur sa culture et où l'on est critique face à l'autre. Puis un second degré où l'on devient capable de critiquer sa propre culture et la remettre en question. On entame une démarche vers le métissage où l'on est prêt à faire des concessions. Mais un troisième degré pourrait être mis en avant. Celui de l'expérimentation du « devenir l'autre » pour « devenir autre ». C'est-à-dire qu'au-delà du recul et des concessions permises face à l'autre, nous serions capables de le comprendre, car nous aurions vécu comme lui. Il n'est pas question, bien entendu, de nous pousser dans une sorte de schizophrénie aiguë, mais de pouvoir partager un rythme de vie similaire, le temps de quelques scènes quotidiennes. À l'image d'un acteur qui s'apprête à se glisser dans la peau de son personnage, nous entamerions une transformation physique et mentale de nous-mêmes vers celui que nous devons devenir. Comme dans les nombreux exemples cités par Tomkiewicz lors de sa conférence : pour pouvoir comprendre un drogué, il a lui-même testé les drogues. Il est vrai que certains d'entre nous pensent que mieux comprendre l'autre serait ouvrir la voie à sa

⁸² Stanislaw Tomkiewicz, « Comment l'expérience personnelle peut-elle servir la pratique professionnelle ? »

manipulation, comme a pu le prouver Cortés par le passé. Mais contrairement à ce dernier, resté au stade de la connaissance de l'autre, la démarche du « devenir l'autre » (impliquant une confrontation avec une réalité différente) vise un développement empathique élevé auquel nous pensons que la majorité des êtres humains ne pourraient pas rester insensibles. C'est l'humain sensible qui doit parler. Et non plus une sorte d'être de « mise en contexte ».

De plus, dans ce processus de rencontre avec l'étranger, notre identité va être modifiée. Si elle débute par une réaffirmation de celle-ci (premier degré de la réception), certainement par instinct de survie (c'est l'identité-refuge de Wolton), notre image de nous-mêmes va peu à peu changer.

Au moyen de l'imitation, nous pourrions nous réaliser comme autre. Selon Tarde (1890), l'imitation s'exerce de l'intérieur vers l'extérieur. De la pensée aux actes, ces imitations proviendraient majoritairement des élites, mais aussi de nos relations interpersonnelles. En expérimentant les coutumes verbales, gestuelles, religieuses, culinaires, etc., qui sont pratiquées par le peuple rencontré, nous donnerions à notre identité un nouveau souffle, un nouveau dialogue.

De plus, l'identité humaine est au départ multiple. Qu'elle s'exprime par l'enfant se désignant sur une photo (Legendre, *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident*, 2004), la parole d'un Dieu en moi (Lévinas, *Totalité et infini*, 1990) ou les mises en récit de nos actes (Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, 1990), elle en contient plusieurs autres. Maffesoli décrit bien la multiplicité de notre identité en fonction de nos tribus d'appartenance dans son ouvrage *Le temps des tribus*. Nous déclinons nos identités en fonction de nos tribus (d'enfant à parent, d'acheteur à vendeur, d'étudiant à professeur, d'employeur à employé, etc.), autrement dit, dans nos rapports aux autres.

La quête identitaire est intimement liée à la quête de l'étranger, et donc du voyageur. Aller à la rencontre de l'autre pour mieux s'accorder les uns les autres, c'est aussi aller à la rencontre de soi pour harmoniser la cohabitation de soi avec soi.

4.3.2 Devenir l'autre pour mieux se comprendre soi-même

« Vivre, c'est se prendre pour un autre⁸³ », disait Jean Pichette. Néanmoins, notre société occidentale tente de nous faire entrer dans des moules qui prédéfinissent notre condition déjà avant notre naissance. Si l'imaginaire populaire culturel s'est ouvert⁸⁴ (Arjun Appadurai, *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization*, 1996) la frontière entre fiction et réalité s'amenuise. Si le « rêve américain » nous tend ses bras, ses dessous les plus funèbres aussi. La société glisserait-elle sur un continuum prolongeant la fiction vers la réalité, et inversement ?

Un peu plus haut dans notre voyage, nous avons illustré notre argumentation avec certaines séries télévisées phares dans le genre fantastique parce que notre monde tend à évoluer de plus en plus sur le modèle de la science-fiction. « Le meilleur des mondes » d'Aldous Huxley n'est pas si loin de nous. Il y décrit un monde où notre condition serait prédéfinie avant même notre conception et ne pourrait espérer une évolution quelconque au cours de la vie. Souvent prisonnier d'un contexte social (Bourdieu, 1972, 1980), nous nous sentons asphyxiés. D'autant plus que le retour au jardin d'Eden est loin depuis notre désertion des églises, et que notre illusion de la politique comme moteur du changement social collectif n'est plus qu'un rêve lointain. Mai 68 est venu proclamer la liberté de l'individu, coupé de toutes les médiations qui l'enchaînaient, en abolissant toutes sortes d'autorité (Le Goff, *La démocratie post-totalitaire*, 2003). C'est le triomphe du réel qui apparaît comme la forme concrète du libre exercice du galbe individuel. Chaque individu est heureux de construire sa propre réalité – bien que cela lui demande un effort supplémentaire – puisqu'il est plus libre qu'avant (Semprini, *La société de flux : formes du sens et identité dans les sociétés contemporaines*, 2003). À cela, Legendre rétorque que l'être humain n'existe pas d'une façon autonome. Il se construit par rapport à autrui et au langage. Le lien qui construit l'individu est la société. L'Être n'existe que par le détour d'autrui.

⁸³ Cours d'approche socio-politique donné à l'automne 2005 dans le cadre de la maîtrise en communication lors du questionnement sur la construction identitaire notamment au travers des auteurs tels que Legendre ou Ockham.

⁸⁴ Arjun Appadurai, « Global Ethnoscapes. Notes and Queries for Transnational Anthropology », 1996

Ainsi, nous continuons d'avancer par *habitude* et *sans intérêt*. Nous devenons « l'étranger » de notre propre monde – pour reprendre Albert Camus. Nous avançons parce que nous avons toujours fait ainsi, mais nous sommes comme désensibilisés et presque déshumanisés. Le livre de Camus commence avec le décès de la mère de Meursault :

Aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. [...] J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute »⁸⁵.

Un peu plus tard, le personnage principal remarque, toujours avec la même distance et le même vide que : « Il y avait longtemps que j'étais allé à la campagne et je sentais quel plaisir j'aurais pris à me promener s'il n'y avait pas eu maman. »⁸⁶ Ou encore : « J'ai pensé que c'était toujours un dimanche de tiré, que maman était maintenant enterrée, que j'allais reprendre mon travail et que, somme toute, il n'y avait rien de changé⁸⁷. »

Cette confrontation à la mort est inconfortablement dépeinte puisqu'aucune émotion ne traverse le personnage. « J'ai eu envie de lui dire que ce n'était pas de ma faute, mais je me suis arrêté parce que j'ai pensé que je l'avais déjà dit à mon patron. Cela ne signifiait rien. De toute façon, on est toujours un peu fautif. »⁸⁸ L'absurde se définit comme la prise de conscience par l'homme de l'inutilité de ses actes. L'échelle des valeurs n'existe plus. La mort du chien de Salomon, son voisin, s'apparente à la mort de sa mère ; et même son incarcération est finalement vécue comme une autre scène quelconque de la vie quotidienne.

Un peu comme pour Meursault, les notions d'habitude, d'évidence, d'ennui, de paresse et d'inutilité semblent avoir atteint le cœur de l'homme occidental. Nous avançons dans une sorte d'étrangéité face à notre propre monde. Si nos anciens repères ne sont plus là et que le voile s'est levé sur nos libertés, nous semblons paradoxalement nous sentir plus emprisonnés que jamais. Une certaine *mort lente* nous accompagne lorsque nous sommes condamnés à

⁸⁵ Albert Camus, *L'Étranger*, 1957, p.5

⁸⁶ *Ibid.*, p.8

⁸⁷ *Ibid.*, p.8

⁸⁸ *Ibid.*, p.10

être un genre d'Un Tout unique dont le rôle doit être permanent et similaire en tout temps. Cette petite mort, nous cherchons tous à l'éviter durant notre voyage.

Gilles Lapouge dans ses récits de voyage écrit ceci :

Claude Lévi-Strauss, face aux Indiens Mundé, ne dit rien d'autre : « Je pouvais les toucher, non les comprendre. » Il sait bien cependant qu'il peut les « comprendre », ces « pensées sauvages », mais à condition d'en frôler les subtilités, de les « toucher »⁸⁹.

La rencontre avec l'étranger, c'est aussi sortir de son monde pour apprendre à devenir l'autre, pour devenir autre et mieux devenir soi, et ainsi faire survivre notre identité. Ce qui nous permettrait, par la même occasion, de réanimer les autres en nous (pour reprendre le titre de l'un des chapitres d'*Une vie de passeur* de Todorov).

⁸⁹ Gilles Lapouge, *L'encre du voyageur*, Albin Michel, 2007, p.220.

Le voyage – Extrait 2

[...]

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
À qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme : il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

[...]

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Charles Baudelaire (*Correspondances*)

CHAPITRE V

VOUS

RÉAGISSEZ, bon sang !

Arrêtez de vivre comme ça ! Osez devenir voyageur, si cela n'est pas encore le cas.
Respirez. Inspirez. Expirez la quête du voyage.

Sentez ces doux parfums d'épices et de fleurs.

Vous souriez. C'est déjà bon signe.

Sentez les émanations nauséabondes des bidonvilles.

Vous grimacez. Vous êtes revenu parmi nous.

Respirez l'odeur du pain de la boulangerie du coin.

Vous fermez les yeux pour mieux vous en imprégner. C'est bien. Vous y êtes.

De fait, si voyager, c'est « défier la banalité du quotidien », comme le dit si bien Franck Michel en ouverture, ce n'est pas à tout coup le fuir en partant loin, très loin, dans l'ailleurs exotique, là-bas, au bout du monde. Le monde est plein de bouts du monde : l'aventure est aussi au coin de la rue ; et voyager, c'est également affronter le quotidien, transformer sa perception, le restaurer dans sa singularité et, tel Georges Perec flânant dans Paris en explorateur, touriste ou ethnologue, en pèlerin et en étranger, faire encore, sur ce mode et ici, un voyage dans l'étrangeté de l'immédiat⁹⁰.

Et Vous ? Où en êtes-vous dans votre cheminement de voyageur ?

...

Oui vous !?

...

⁹⁰ Jean-Didier Urbain, préface de *Désirs d'ailleurs*, p. 8

Arrêtez de tourner la tête de tous les côtés comme s'il y avait quelqu'un de caché derrière vous. C'est moi qui vous parle : le mémoire.

...

Je vous avais prévenu que votre tour de parole viendrait. Le temps du Vous est donc arrivé.

...

Ben ! Bien sûr que nous parlons, nous autres les livres. Vous n'êtes pas les seuls usagers des mots, cher Lecteur. Qui contribue à les garder en mémoire ? Qui propage les récits et les histoires par-delà les monts et le temps d'après vous ? Mes collègues et moi-même.

Mais peu importe ; passons. Tel n'est pas l'objet de notre discussion d'aujourd'hui. Je vous questionnais sur votre cheminement de voyageur-en-devenir puisque nous atteignons une étape de notre voyage où vous en êtes l'acteur principal.

Le cheminement est un mot qui m'est très proche, dans son sens figuré autant que dans son sens premier. Au sens propre, le chemin c'est l'avancée, le parcours, l'horizon, la quête, parfois l'errance, c'est à la fois se perdre et se retrouver⁹¹.

Comme vous l'avez déjà entendu dire par la personne croisée au second chapitre, le voyageur s'imposant dans toutes les sphères de votre quotidien, il vous faut voyager. Vous devez voyager de vos jours. Cela fait partie d'une pétition de principes à laquelle de plus en plus de monde adhère, et à laquelle vous ne pouvez échapper. On vous le répète à-tout-va : il faut voyager.

5.1 Votre stade du voyageur

5.1.1. Jeune novice ?

A la suite de toutes ces rencontres, pages après pages, êtes-vous tenté par l'aventure du voyage ? Avez-vous été convaincu par JE, TU et IL ? Ou peut-être NOUS ? Êtes-vous prêt à endosser la cape du voyageur, baroudant jour et nuit ? Êtes-vous disposé à être Le voyageur ?

⁹¹Jacques Lacarrière : *entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Mémoire vivante, Flammarion, 2002, p. 123.

Non pour quelques jours, mais pour plusieurs mois...

Comment ?

Cela vous tenterait bien, mais vous trouvez que cela fait long « plusieurs mois »... Ah, vous comptez ! Quoique ce soit normal, tout le monde compte : « plusieurs » mois équivalent à « plusieurs » semaines, plus « plusieurs » jours, plus « plusieurs » heures, plus « plusieurs » minutes, plus « plusieurs » secondes. Cela peut effectivement paraître interminable... surtout si les choses devaient mal se passer une fois sur place, ou pas du tout comme vous vous l'étiez imaginé...

Pourtant, vous verrez que très vite vous en viendrez à vous affoler du peu de temps qu'il vous reste à vivre votre voyage. Vous compterez toujours, mais en sens inverse. Plus qu'un mois. Plus qu'une semaine. Plus que deux jours. Vous ralentirez, vous ralentirez pour saisir l'impact de chaque moment, le parfum de chaque lieu, de chaque personne, mais rien à faire... Le temps d'un dernier verre, de rassembler vos affaires, et à peine le temps de vous y faire, que déjà vous direz adieu à ceux de cette autre rive.

.....

« – Voyager ? Je voudrais bien, mais le boulot, le mari, les enfants, la maison, je n'ai plus le temps...

– Comme je vous envie d'avoir le temps de voyager ! »

.....

Et pourquoi celle-ci, qui travaille, prépare son examen doctoral, fait son épicerie, entretient sa maison, élève ses quatre enfants, aime trois hommes, dépose sa voiture au garage, déménage la semaine prochaine, trouve-t-elle le temps de voyager, et pourquoi ce sage rentier célibataire ne le trouve-t-il pas ?

Le temps du voyage est un temps volé, subtilisé au devoir de vivre – tout comme le temps de lire, d'écrire ou d'aimer, pour reprendre Daniel Pennac : « Si on devait envisager l'amour du point de vue de notre emploi du temps, qui s'y risquerait ? Qui a le temps d'être amoureux ? A-t-on jamais vu, pourtant, un amoureux ne pas prendre le temps d'aimer ?⁹² ».

Le temps du voyage, comme le temps d'aimer, dilate le temps de vivre.

Le temps du voyage ne découle pas uniquement de l'organisation de votre agenda social, il est, comme l'amour, une contenance.

La question n'est donc pas de savoir si vous avez le temps de voyager ou pas (temps que personne, d'ailleurs, ne vous accordera), mais de savoir si vous voulez vous offrir ou non le bonheur d'être voyageur.

Ainsi, être voyageur est une manière d'être. De vivre. De respirer. De s'agripper au quotidien.

C'est cette fameuse douane sentimentale dont parle J. D. Urbain qui vous amènera à participer pleinement à ce que l'on peut appeler *l'acte du voyage*. Vous pouvez être un voyageur tous les jours sans même partir bien loin si vous le voulez. Cela dépend de votre aptitude à restaurer l'étranger du quotidien – en vous et autour de vous.

Le voyage, en fait, est une compagnie qui ne prend la place d'aucune autre, mais qu'aucune autre compagnie ne saurait remplacer. Il ne vous offre aucune explication définitive sur votre destinée mais tisse un réseau serré de complicités entre la vie et vous-même. Infimes et secrètes ententes qui disent le paradoxal bonheur de vivre alors même qu'elles éclairent l'absurdité funeste de la vie. De sorte que vos raisons de voyager sont aussi étranges que vos raisons de vivre. Et personne n'est délégué pour vous réclamer des comptes sur cette intimité-là. « Je pense que chacun devrait avoir son propre lieu de pèlerinage, avoué ou inavoué. Une longue marche n'a de sens que si elle a un but, aussi profane soit-il⁹³. »

⁹² Daniel Pennac, *Comme un roman*, 1992, p. 137

⁹³ Jacques Lacarrière : *entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Mémoire vivante, Flammarion, 2002, p. 128.

Le voyage est une sorte de quête, de pèlerinage. Spirituel ou profane, vous êtes des pèlerins avec un motif. En effet, la motivation au voyage ne s'inscrit pas dans un plan purement objectif mais est conjointement liée à vos désirs et à votre imaginaire (Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, 1995). « Le phénomène du pèlerinage témoigne ainsi de la capacité des individus à intégrer des choses profanes sans se renier⁹⁴. »

Pèlerin et voyageur. Deux individus en quête d'absolu et dont la marche a un but très précis. Ce qu'ils explorent est impalpable, invisible dans votre réalité. Ce qu'ils cherchent à comprendre et à atteindre se trouve lié à une énergie spirituelle très puissante. Mais F. Michel remarque que moins vous savez où vous allez, plus vous vous gargarisez de religion, de philosophie, de spiritualité. « Le besoin de spiritualité est plus criant que jamais dans une société en déroute⁹⁵ ».

Le temps du voyage – ce temps volé – est donc un temps particulier qui diffère du temps ordinaire. Le temps du voyage est associé à des moments de vacances et de relaxation – ô combien sacré pour vous, considérant le peu de semaines de congés dont vous disposez. F. Michel définit le sacré comme un objet ou un lieu face auxquels vous déciderez de vous arrêter et de sacraliser. Il représente aussi des « moments anodins mais intenses⁹⁶ ». Le temps ne semble donc pas le paramètre primordial pour définir le voyage. L'intensité émotionnelle du lieu, de la rencontre ou de la situation est essentielle.

En effet, le voyage peut être une initiation à une autre vie, une invitation à la découverte des autres et à la remise en question de soi et de ses propres choix de vie. La religion entraîne le croyant dans un univers tout autre que celui de la quotidienneté et interroge sans cesse son rapport à la vie et à la morale. Pèlerins et touristes partagent fréquemment deux volontés identiques : partir pour changer d'air et visiter les sites religieux importants⁹⁷.

Qu'est-ce qui vous retient dans ce cas ?

⁹⁴ Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, 1995, p. 188.

⁹⁵ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 99.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 81.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 141-142.

5.1.2 Voyageur averti ?

Vous ne sortez pas indemne d'un tel voyage. Tout le monde le sait. D'où ce hoquet, cette hésitation. Il vous apporte la jouissance d'une alchimie particulière. Vous voulez le partager, mais il semble s'être déjà perdu au loin. D'ailleurs vous vous demandez comment en sortir. Comment survivre en attendant le prochain départ. Comment ne pas faire disparaître ce double de vous-même qui se tait durant cet entre-deux. Eh bien, racontez-nous votre voyage.

.....

- « – Donnez-nous envie de voyager à notre tour. S'il vous plaît...
- Nous vous en prions.
- Racontez-nous cet événement avec l'Autre, là... Ce truc qui vous est arrivé par surprise...
- Vous savez, celui qui était si drôle.
- Nous voulons repartir avec vous.
- Vous devez bien vous souvenir de quelques anecdotes ? »

.....

Quand on a aimé ce que l'on a vu et ce que l'on a vécu, on éprouve naturellement quelque difficulté à le rendre. Rendre les lieux que l'on a habités ; rendre symboliquement un voyage achevé. Céder son profil à quelqu'un d'autre ; à un autre voyageur qui s'ignore encore. Le laisser en suspens.

Peut-être avez-vous compris un autre mystère de la Trinité : Vous, le voyage et enfin Nous. Car le voyage serait un prétexte au récit, et le récit un prétexte au voyage. « N'oublions pas qu'on voyage bien avant de partir ! Et bien après le retour⁹⁸ », explique Franck Michel. En vous déplaçant, comme touriste-voyageur, vous êtes un exportateur d'une certaine influence, et à votre retour vous devenez aussi importateur. Jean Didier Urbain parle alors du

⁹⁸ Frank Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 103.

« transfert de l'ailleurs » qui se manifeste par de la cuisine, des vêtements, des photos, des gestes, etc. Ce tourisme-voyage serait un « phénomène continu ». Ainsi, « [u]ne fois rentré chez lui, le touriste ne cesse pas d'exister⁹⁹ ». Durant cette période d'entre-deux, le voyageur en vous est toujours bien vivant, laissé en hibernation jusqu'au prochain départ tel le double nomade du sédentaire quotidien que vous êtes.

5.2 Raconter son voyage

5.2.1 Lire le monde...

« L'idée d'écrire n'était pas prédominante alors. Ce qui comptait, c'était l'idée de regarder le monde, de le découvrir, autrement dit d'aller à sa rencontre¹⁰⁰. » Le voyage est donc un rite de lecture et d'apprentissage du monde. Comme cela était à l'époque du « Grand Tour » des jeunes aristocrates anglais (Marc Laplante, *L'expérience touristique*, 1996). Une occasion pour ces jeunes de bonne famille de confronter leur apprentissage scolaire à la réalité des lieux et des rencontres, avec au retour l'obligation de produire un « *journey* », c'est-à-dire un compte rendu de ce tour à remettre à leur père. Le voyage, alors, « veut dire complément d'études et formation, préparation aux responsabilités adultes¹⁰¹ ». Il devient le navire menant d'une rive à l'autre de votre vie : de l'enfant à l'adulte. Une tradition qui a perdu un peu de son essence mais qui est toujours présente, puisque quiconque part à l'étranger dans le cadre de ses études ou d'un stage, par exemple, devra remettre un rapport explicatif et détaillé à ses professeurs. Le voyage est une formation qui vous paraît complémentaire et indispensable aux études.

Je me suis dit : j'ai des années devant moi, pour l'instant, je dois faire mes universités sur les routes, apprendre ce qu'on apprend pas à la Sorbonne, ce qu'on ne peut connaître que par les voyages. Apprendre à être un être humain, ça ne s'enseigne pas à l'université¹⁰².

⁹⁹ *Ibid.*, p. 257.

¹⁰⁰ Entretien avec Jacques Lacarrière, p. 15.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 14

¹⁰² *Ibid.*, p. 57

L'évolution du voyage (notamment avec la démocratisation du tourisme) vous a amené à une « diversité croissante de perspectives sur le monde¹⁰³ ». En effet, selon F. Michel, le touriste avance avec une carte en tête et un désir de lecture et d'écriture du monde, comme le voyageur pouvait le manifester. Votre vieux fantasme de possession du monde semble ressurgir ici. L'imaginaire de l'espace prend toute sa valeur : « Cet imaginaire donne sens à la circulation touristique et différencie ses tribus¹⁰⁴. » Car trois acteurs se partageraient la scène : vous (comme touriste), l'Autre (souvent considéré comme l'hôte) et le Même ou les Mêmes (c'est-à-dire les autres touristes-voyageurs). Dans le voyage vous construisez un territoire symbolique qui permet une localisation allégorique du visible et de l'invisible.

Marc Laplante va ensuite se pencher sur les caractéristiques du tourisme et du touriste.

En moyenne, dans les principaux pays émetteurs de touristes, de 7 % à 9 % des gens qui partent en voyage de vacances le font seuls. Il s'agit surtout des jeunes dont la plupart ne finissent pas seuls leur voyage. Dans la très grande majorité des cas, les touristes partent avec « leur bulle sociale » : conjoint, famille, parents, voisins, compagnons de travail, membres d'une même association, etc.¹⁰⁵.

La force de votre bulle est que l'« on découvre ensemble ; on commente tout ce que l'on voit¹⁰⁶ ». De plus, l'auteur affirme qu'au quotidien beaucoup de messages alimentent votre désir et votre idée de partir. Il se base aussi sur le livre de Jean Didier Urbain, *L'idiot du voyage*

[qui] a traité en profondeur des espaces imaginaires, des cartes du monde que chacun possède sur son écran culturel personnel et qui le guident constamment quand il prépare et réalise son voyage. Le touriste ne part donc pas uniquement vers un ailleurs et un autre réel, localisable dans les livres-guides ; il part pour visiter aussi des espaces qu'il a en lui, qui l'habitent, qu'il a entrevus à travers ses socialisations et les apprentissages de sa culture. Occupé à retracer ces mondes imaginaires, il peut être distrait en face des espaces réels qu'il parcourt¹⁰⁷.

¹⁰³ F Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 135.

¹⁰⁴ *Ibid*, p. 110.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 112.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 112.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 115.

La découverte du lieu réel est aussi le prétexte à une découverte de vous-même dans un imaginaire préalablement fondé avant le départ, et aux multiples interactions que vous en avez. C'est l'imaginaire de vous ailleurs que vous cherchez à commémorer et à mettre en scène. Un soi ailleurs que vous allez rendre possible une fois là-bas.

Le voyage est donc une lecture du monde. Une lecture qui deviendra aussi un prétexte au récit et à laisser des écrits. Vous reverrez des images, déjà vues auparavant dans les médias, chez des amis, etc., que vous allez vouloir immortaliser à votre tour avec votre appareil photo. Vous revoilà à essayer de posséder le monde sous forme d'images personnelles ! J. D. Urbain critique alors la position du voyageur trop pressé dont le seul but est le retour et l'exposition de ses objets de voyage.

Nul doute qu'une telle relation de voyage dépersonnalise froidement les rencontres humaines, et on ne voit plus, ne sent plus, ne réagit plus à la vie autour... Dans ces conditions de rencontre, regardés et regardants, observés et observants n'ont guère plus d'espoir de se voir, de se parler, de se toucher, bref de communiquer¹⁰⁸.

5.2.2... pour pouvoir le raconter

Savez-vous que l'action de parler, de raconter quelque chose autour d'un événement, d'un livre ou de tout autre sujet, permet de reconnaître son existence (Fulford, *L'instinct du récit*, 2001) ?

Ainsi, raconter vos histoires de voyage ou celles des autres permet la représentation du monde et de vous-même dans le monde ; ce qui participe à votre construction identitaire. Vous vivez un événement, puis vous le racontez. Cela ne vous rappelle-t-il rien ? Car raconter permet également la prise d'un certain recul. Vous vivez une action, puis vous en prenez de la distance. Nous revenons à la « construction au deuxième degré » d'Alfred

¹⁰⁸ J.-D. Urbain, *Désirs d'ailleurs*, préface, p. 110.

Schultz, possible uniquement si vous avez été des acteurs au premier degré. Le récit favorise le recul des actions.

De facto, les expériences se transforment peu à peu en histoire. Raconter est donc un prolongement logique et nécessaire au voyage qui permet de redéfinir cette expérience impalpable en dessinant ses contours avec un début, un milieu et une fin.

Vous cherchiez à justifier votre voyage ?

Racontez-le.

Pourquoi êtes-vous partis, comment et jusqu'où ?

Sa mémoire est liée à ce qu'elle représente et ses anecdotes à ce qu'elles font résonner en vous lorsqu'elles sont contées puisqu' « [I]l n'y en a pas dont on se souvienne sans raison¹⁰⁹. »

Le voyage existe et continue d'exister parce que vous le racontez. La thématique du récit, comme combat de l'oubli, est lancée. Vous devenez l'acteur principal de votre destinée et savez agir dessus. Les histoires que vous racontez – et que vous remaniez invariablement – vous rendent maître du hasard de l'existence et de votre propre fortune. En racontant, vous n'êtes pas le simple passéiste, regretté et regrettable, de l'ère industrielle de masse. Vous revivez une seconde fois, mais avec distance et construction, les événements de votre voyage.

Les histoires sont donc ce « paquet où nous emballons la vérité, l'espoir et la peur¹¹⁰ ». Elles servent de structures et confèrent la distanciation nécessaire à votre construction identitaire, pour mieux analyser « le déroulement de la réalité » et « expliquer qui nous sommes » aux autres. Ainsi, elles permettent votre construction et votre reconnaissance identitaire dans le monde que vous habitez. Fulford cite Paul Auster : « Nous nous échafaudons un récit, et c'est le fil que nous suivons au jour le jour. Les personnalités qui se défont sont celles qui ont perdu le fil¹¹¹. » Raconter crée ce lien subtil qui mélange réalité et fiction (par l'organisation des éléments, la simplification, etc.). « Le récit fait des choix et il peut être mensonger » mais « il donne l'impression de reproduire la vie¹¹². » Vous avez

¹⁰⁹ Fulford, *L'instinct du récit*, p. 20.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 24.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 29.

¹¹² *Ibid.*, p. 32.

besoin d'édifier une histoire pour pallier l'absurdité de votre existence. Face à votre crainte du hasard, la mise en scène offerte par le récit vous permet d'exercer un contrôle sur les imprévus de la vie et, ainsi, de mieux les accepter. « Raconter, c'est essayer de composer avec le caractère terriblement fortuit de l'existence, dans l'espoir de le "contenir" au moins en partie¹¹³. » Dans les événements qui se produisent, c'est notre quête du sens qui continue de nous rebattre les oreilles. Raconter votre histoire de voyage est une manière de ne pas l'oublier grâce à cette tendre et rassurante répétition.

Pour conclure, et sans vouloir offenser M. Oscar Commettant¹¹⁴ et sa fameuse remarque : « Parler pour ne rien dire, c'est pour les trois quarts et demi des gens exprimer tout ce qu'ils pensent » ; vous ajouteriez : Parler pour ne rien dire, c'est pour les trois quarts et demi des gens raconter qui ils sont.

5.3 Le voyageur responsable

Responsable. Mot à la mode qui est sur toutes les lèvres. Vous ne pouvez donc y échapper et ce, même dans le domaine du voyage.

Comment envisagez-vous vos gestes vers l'autre - en sachant que vous êtes de plus en plus de voyageurs en partance, et que l'autre n'est plus tellement surpris de vous voir ?

« [...] [L]a façon d'aborder un pays fait partie intégrante du voyage¹¹⁵. » explique Lacarrière.

Voyager pour voyager n'est pas toujours aussi bénéfique que vous pourriez le penser. Vous devez être toujours sur vos garde et faire attention à l'exploitation du sensationnel, du « prêt à jouir ». Le voyage tout ficelé qui n'a rien de nouveau et de personnel. Gardez en tête l'esprit du voyageur, et la douane sentimentale à laquelle il est lié.

¹¹³ *Ibid*, p. 32.

¹¹⁴ Compositeur et musicologue français.

¹¹⁵ Jacques Lacarrière : *entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Mémoire vivante, Flammarion, 2002, p. 62

Dans ses réflexions, F. Michel rejoint Jean Didier Urbain sur le fait que chacun développe sa propre motivation au voyage. Différents types de voyages pour différents types de motivations. Le désir d'ailleurs ne se concrétise pas de la même façon pour tout le monde. De l'explorateur au touriste, les enjeux du départ diffèrent. Quoique...

Au centre reste toujours la conquête, la séduction, la compréhension de l'Autre.

Michel évoque tous les types de voyages existants afin que vous vous rendiez compte de leur place et de leur symbolique dans votre vie. Il évoque la lenteur du voyage dans l'Antiquité, du voyage par procuration à travers Internet, au dernier des grands voyages : celui de la mort. Bref, le voyage est partout et de tous temps. Il évoque les phénomènes migratoires des animaux et de l'homme, motivés par les catastrophes naturelles ou les invasions, vous poussant à vous retrancher toujours ailleurs. Il note que les religions, motivées par la foi, ont engendré de nombreux déplacements de population. L'Église n'aurait alors rien à envier aux super « tours-opérateurs » que nous connaissons. Puis, les vacances et les congés payés sont venus redessiner les modes et rythmes de vie. Apparaissent les excursions, séjours prolongés ou en résidences temporaires. « Mais avant d'en arriver là, la révolution touristique devra beaucoup à la combinaison de la révolution des transports avec celle des communications¹¹⁶. »

Cependant la question du nombre de voyageurs est mise en avant : « On assiste à une inversion, c'est vrai, liée à un problème de nombre : quand les touristes sont moins nombreux que les habitants, ils sont sollicités, quand leur nombre augmente, ils deviennent des envahisseurs¹¹⁷. »

De même, F. Michel soulève la question des actions que vous menez dans votre gestion du tourisme, car il n'estime pas ce dernier dangereux tant qu'il est contrôlé. Comme le professionnel, tel que l'ethnologue, vous ne devez pas venir rompre l'équilibre sur place. Son travail doit être effectué en harmonie avec la population locale. L'auteur remarque souvent que ce qui n'était pas acceptable chez vous, le devient chez l'autre. Il lance donc un appel de méfiance aux voyageurs pour qui « le voyage autorise ailleurs ce qui est strictement interdit

¹¹⁶ F. Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 24.

¹¹⁷ Jacques Lacarrière : *entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Mémoire vivante, Flammarion, 2002, p. 145

ici¹¹⁸ ». Selon lui, nous serions tous susceptibles d'être ce voyageur dégradant. Le voyageur exemplaire n'existerait donc pas, même chez les professionnels du voyage.

Pourtant, quand on est voyageur, c'est aussi, comme le souligne Jacques Lacarrière, être représentant de son pays. Une nouvelle façon de se définir par rapport à l'autre, et une identité nationale qui prend soudainement tout son sens. Si vous êtes Québécois et que vous vivez au Québec, peu de choses vous différencient historiquement et culturellement des autres Québécois. Par contre, si vous êtes un Québécois au Mexique, en France ou au Japon, votre identité portera le sceau de votre pays. Un sceau dont la signification prendra tout à coup beaucoup de valeurs et de délimitations. Le voyage en dit long sur son voyageur... d'où il vient, qui il est.

En termes d'évolution touristique, F. Michel rappelle les événements historiques vus avec Marc Laplante pour expliquer l'apparition du tourisme, puis du tourisme de masse. Il s'attache à dire aussi que le tourisme de masse perçu dans une idée d'unicité n'existe plus ou tend à disparaître, car les autres formes de tourisme deviennent elles aussi de masse (le tourisme vert, alternatif, équitable et autres tourisms d'aventure). À ce sujet, vous avez pu constater, lors du Salon international du tourisme 2007 à Montréal, que ce type de tourisme est bel et bien devenu quasiment aussi développé, bien qu'il apparaisse toujours dans l'imaginaire hors des sentiers battus. Tous les pays avaient leurs programmes de vacances découvertes avec logement chez l'habitant, fondés sur la responsabilité des voyageurs face aux locaux.

À la fin du XX^e siècle, « l'envie de voyager se traduit de plus en plus en besoin personnel : pour se soigner [...], se conserver [...], se prélasser, se divertir et s'instruire [...] »¹¹⁹.

Si les voyageurs se sont donné bonne conscience, paix à leurs âmes.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 32-33

¹¹⁹ F. Michel, *Désirs d'ailleurs*, p. 29-30.

Le Porche du mystère de la deuxième vertu

[...]

Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance.
Et je n'en reviens pas.
Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout.
Cette petite fille espérance.
Immortelle.

Car mes trois vertus, dit Dieu.
Les trois vertus mes créatures.
Mes filles mes enfants.
Sont elles-mêmes comme mes autres créatures.
De la race des hommes.
La Foi est une Épouse fidèle.
La Charité est une Mère.
Une mère ardente, pleine de cœur.
Ou une sœur aînée qui est comme une mère.
L'Espérance est une petite fille de rien du tout.
Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière.
Qui joue encore avec le bonhomme Janvier.
Avec ses petits sapins en bois d'Allemagne couverts de givre peint.
Et avec son bœuf et son âne en bois d'Allemagne.
Peints.
Et avec sa crèche pleine de paille que les bêtes ne mangent pas.
Puisqu'elles sont en bois.
C'est cette petite fille pourtant qui traversera les mondes.
Cette petite fille de rien du tout.
Elle seule, portant les autres, qui traversera les mondes révolus.
[...]

Charles Péguy, 1912

CHAPITRE VI

ILS

Une femme rondelette en tailleur s'avance au milieu de la foule en faisant de grands gestes : « ... un hôtel de proximité, avec des contrats locaux pour relancer l'économie de notre pays et satisfaire la curiosité des voyageurs ». Elle parle comme si elle parlait d'autres espèces ; et il s'avère que nous disons souvent ce genre de choses pour parler d'eux, les locaux, les touristes, les voyageurs, en ne pensant jamais que nous serons possiblement un jour ces « ils ».

.....

– Et que se passe-t-il si l'on devient l'un d'eux ? Ne risque-t-on pas de perdre à jamais une part de notre identité ? Nous avons vu comment il est possible de devenir le voyageur, comment cela redéfinissait les contours de notre identité personnelle et culturelle, ainsi que le souffle de vie quasi-volé par notre société néo-libérale ; mais que se produit-il à la fin du voyage ? Quant on en arrive au Ils, et qu'ils ne forment tous qu'une pluralité sans distinction de sujets et où les genres se mêlent.

.....

L'invitation au voyage, à partir, est un appel presque surréaliste auquel ils ne pouvaient que répondre. Ou du moins, ils ont fini par s'en convaincre. C'était plus fort qu'eux. Ils avaient l'obligation de s'y rendre. Tel le chant des sirènes qui ensorcellent et assujettissent, le voyage est cette mélodie. Douce mélodie envoûtante. Pourtant, ils ont pu y répondre parce que les fondements libertaires qui conduisent leur société leur ont donné la possibilité et les moyens de le faire. La responsabilité de l'individu est plus saillante que la responsabilité collective. À la suite de Mai 68, on leur a très clairement demandé de s'exprimer et d'agir

selon leurs propres intérêts. Et s'ils peuvent répondre à leur pulsion et à leur désir avec assurance et complaisance, on trouvera même de quoi les justifier et les rassurer le cas échéant. La psychanalyse moderne en est le digne porte-parole puisqu'elle leur a souvent montré comment il était possible de se disculper d'un crime par la cure thérapeutique. Que ce soit pour leur bien, que se soit pour leur mal, ce paroxysme de liberté les confronte à une exacerbation de leurs choix. Par conséquent, oui, l'appel de l'ailleurs est là ; mais oui aussi, il faut choisir d'y répondre. De même, à la fin du voyage, ils devront aussi choisir quel type de fin les satisfera.

.....

– Rentrer, repartir ou rester, telle est la question.

.....

6.1 La fin du voyage

J.¹²⁰, T. et V. sont déjà là. Assis autour de cette table bancale dans ce minuscule café qu'ils avaient autrefois fréquenté si souvent. Le bruissement de la machine à expresso n'a pas changé, et on y trouve toujours les mêmes coupures de presse sur les murs. Un peu jaunis par le temps, seul indicateur du passage des années. La serveuse est plus jeune que celle qui avait l'habitude de les servir. À moins que ce ne soit leur regard, doté de quelques années supplémentaires, qui ait changé. Le jeune d'autrefois est le vieux d'aujourd'hui.

Mais la vieille I. est toujours là, avec le même air triste, les deux bras autour du verre de bière qu'elle avait pour habitude de boire les jeudis à 17 h 30. Si les rides de son visage n'avaient pas été aussi visibles aujourd'hui, personne n'aurait imaginé que tant d'années s'étaient écoulées depuis.. Il paraît que le quartier s'est redynamisé depuis l'implantation du cinéma d'à côté... Mais rien ne pourra remplacer ce que cet endroit avait représenté pour eux. C'était viscéral. À une époque, il avait été comme une deuxième maison. Et être là

¹²⁰ Les reconnaissez-vous? Jeanne, Tya, Valérie, Isabelle, et autres Norah

aujourd'hui, ensemble, les ramenait six ans en arrière, au jour de leur départ. Six ans... Pourtant, ils s'étaient retrouvés, comme si ce laps de temps n'avait pas existé. Leur histoire venait de reprendre son cours. Normalement. Tout simplement. Le partage. Les souvenirs. Les avancées. Les déceptions. Les enfants. Les amours. La vie quoi !

Leur temps de voyage avait été suspendu lors de leur séparation et reprenait son souffle à présent. Comme si de rien n'était. Le coma était fini, et le mouvement d'une certaine vie redémarrait. *Comme une vie parallèle. Était-ce bien eux ? Était-ce bien leur vie ?*

Comme ils l'ont compris avec le recul et l'aide de cette troisième personne du pluriel, les rencontres de voyage ouvrent un espace intimiste intense. Un espace d'entre-deux que Homi Bhabha appelle aussi « tiers-espace d'énonciation »¹²¹ où se construisent les affirmations et les systèmes culturels. L'entre-deux diffère de l'hybridité dans le sens où cet espace regroupe des sujets empruntant à plusieurs cultures et à plusieurs niveaux, mais dont les racines identitaires sont bien solides. Et contrairement à l'assimilation ou à l'hybridation (qui signifierait l'addition de deux cultures afin d'en former une troisième), ce type de concept permet de développer un espace relationnel d'échange, de partage entre plusieurs individus, ainsi que de maintenir et peut-être de développer des connections entre plusieurs cultures.

L'espace relationnel du voyage semble ainsi persister dans le temps, puisqu'il reprend grâce à ces personnes...

Ils rigolaient tous ensemble quand N. a, à son tour, fait son apparition. C'était grâce à N. qu'ils s'étaient finalement tous rencontrés, ou du moins qu'ils avaient fini par lever les barrières de la différence. Et quand ils étaient repartis d'où ils venaient, N. avait choisi de rester et de s'installer ici. L'exotisme du café d'autrefois n'était alors plus, pour elle, que le quotidien. *Mais le fait de les revoir, le fait qu'ils soient réunis ici et maintenant, c'était comme ouvrir une brèche du temps et reprendre le cours d'une vie qui paraissait déjà loin.*

Le temps du voyage est un temps non mesurable, car c'est un temps de partage et d'émotion. La vibration des émotions distord leur perception du temps. Une heure peut être vécue comme une année, et ces périodes d'entre-deux comme le retour à leur double du

¹²¹ Homi Bhabha, *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994, p. 37.

quotidien. Le temps du voyage n'est pas un temps qui se termine quand celui-ci est terminé. Il reste juste en suspend jusqu'à la prochaine palpitation, à l'entente d'un nom ou d'un mot évocateur. Pendant un instant, le voyageur va réapparaître. Puis de nouveau s'enfouir au plus profond d'eux-mêmes.

Goûter au voyageur est un plaisir comme aucun autre. Découvrir le voyageur qui est en eux et rencontrer tous ces autres voyageurs est une expérience émotionnelle, cognitive et intellectuelle qui marque et ne disparaît pas de si tôt. Pourtant, leur choix a été différent face à ce voyageur. La plupart sont repartis, mais certains ont choisi de poser leur valise durant leur parcours.

Ainsi du mythe qui oppose métaphoriquement l'arbre à la pirogue. Tout être humain, enseigne-t-il, est partagé entre deux aspirations vitales et contraires : l'enracinement dans le particulier et « le voyage » vers l'universel. Tout être se croit condamné à un choix mutilant : homme-dieu ou homme flottant ; se résoudre à obéir aux appartenances ou les rejeter pour affronter le grand large. L'image de l'arbre, dans ce mythe, symbolise évidemment l'homme-dieu, la pirogue figure l'homme flottant.

Le message porté par ce mythe mérite d'être entendu. Il résout en effet le dilemme d'une manière plus fine que ne le font certaines idéologies modernes : pour l'homme, il ne s'agit pas de « choisir » un terme au détriment de l'autre, l'arbre contre la pirogue, ou l'inverse. Il faut vivre jusqu'au bout la *tension* entre ces deux destins car c'est cela même qui définit la condition humaine. Une condition à la fois enracinée et flottante, dotée d'une patrie symbolique mais brûlante du désir d'évasion. Et c'est l'une qui permet l'autre : ne jamais oublier, recommander le mythe, que c'est avec l'arbre qu'on fabrique la pirogue¹²².

6.1.1 *Ceux qui rentrent*

Le voyage, dans sa définition la plus restreinte, se solde toujours par un retour. Qu'il s'agisse des aristocrates du Grand Tour, des nouveaux jeunes étudiants à la recherche de stage à l'étranger, des touristes dans leur plus grande inertie, ou des croyants en cheminement durant leur vie, et ce jusqu'à la délivrance de leur dernier souffle, tout voyage est marqué par un retour chez soi.

¹²² Jean-Claude Guillebaud, *La trahison des Lumières : Enquête sur le désarroi contemporain*, 1995, Seuil/Essai, Paris, p. 115-116.

-
- Au bout du voyage, qu'y a-t-il ?
 - Un nouveau départ.
-

Ce nouveau départ n'est pas nécessairement physique. Il peut être symbolique. Car lorsqu'ils ont appris à voir les autres en eux-mêmes et qu'ils ont réappris à dialoguer avec eux, le quotidien peut adopter le regard et les voix des voyageurs (J. D. Urbain, *L'idiot du voyage*, 1991). Leur manière de communiquer sera surtout différente.

Et la boucle est bouclée.

Comme Wolton ou Legendre les avait mis en garde quant au développement des techniques de communication comme seul moyen de rejoindre l'autre et à la dématérialisation des corps qui en découle pour ne laisser place qu'à une série de mots coulants et vides de sens, ces voyageurs useront de leur identité de voyageur pour aller rejoindre l'autre quotidiennement.

Les voyageurs qui rentrent sont également des importateurs d'une culture « *in-between* » (Bhabah, *The Location of Culture*, 1994). Dans leur quotidien ils vont insérer certains gestes qu'ils ont imités et empruntés à d'autres cultures. Le voyageur est l'un des symboles de cette culture globale. Une sorte de citoyen et représentant du monde – pour reprendre les paroles de Judith Beaulieu dans son mémoire de Maîtrise. Ils ramènent toujours avec eux une part de la culture globale (Eliot, *Notes towards the definition of culture* 1948). Ils picorent. Ils sont importateurs et exportateurs de culture, migrants de culture. Ils apportent seulement une partie de la leur et repartent avec une partie de celle de l'autre.

Mais les voyageurs qui rentrent par choix sont ceux qui ont choisi leur chez-soi comme port d'attache. Un chez-soi qui paraissait un tant soit peu aliénant, mais qui, durant leur parcours, est devenu l'évidence d'une bâtisse à construire. Quand le manque parle, souvent le beau fait surface. Et ce beau-là est pour eux le choix d'une vie.

6.1.2 Ceux qui restent

Ils étaient peut-être des touristes au départ. Des touristes devenus voyageurs. Et maintenant, ils s'interrogent devant la possibilité de l'immigration. Les frontières sont minces et les possibilités multiples. Le choix de s'établir ailleurs à la suite de leur passage.

Qu'est-ce qu'un immigrant ? Un voyageur persistant qui finira son voyage ailleurs que chez lui.

Les sociétés, portées par le modèle économique capitaliste, se sont tellement ouvertes aux échanges que l'immigration, et par sous-entendu, l'échange des personnes entre les pays, est devenu possible pour ceux qui l'envisagent. Une nouvelle traite, plus subtile, est née. Les individus peuvent changer de nation, de citoyenneté s'ils le décident, sous réserve de certaines conditions.

Le local et le global sont alors à questionner puisqu'en devenant immigrant on emmène avec soi une partie de sa culture. Bhabha parle de « *part culture* » ou « *partial culture* » qui reste le lien de connection entre les cultures. C'est ce qu'il appelle « *Culture's in between, bafflingly both alike and different*¹²³ »

Tout oppose ces deux conceptions, la nation comme race et la nation comme contrat : l'une est physique, l'autre morale. L'une naturelle, l'autre artificielle, l'une est tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir, l'une est déterminisme, l'autre liberté. Or le choix entre elles n'est pas simple : tout un chacun peut éprouver, intuitivement, que l'une comme l'autre contiennent quelque vérité et de nombreux oublis. Mais comment réconcilier deux contraires ? [...] L'antinomie des deux « nations » peut cependant être surmontée si nous acceptons de penser la nation comme culture¹²⁴.

Pris entre la culture occidentale et sa critique, il questionne le local et le global en s'appuyant sur des travaux de T.S. Eliot¹²⁵. Nous devons maintenir un monde idéal de culture et nous nous sentons obligés de le faire. Mais nous sommes incapables de penser réellement

¹²³ Homi Bhabha, *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994, p. 54.

¹²⁴ <http://www.hansen-love.com/article-20384437.html>

¹²⁵ *Notes towards the definition of culture*, 1948

les relations culturelles entre pays. C'est simplement le fait d'imaginer ces cultures contaminées ou non contaminées qui nous a portée à parler de culture globale.

Ce qui amène Eliot à penser ironiquement aux migrations des pays du tiers-monde : « *The people have taken with them only a part of the total culture*¹²⁶. » Selon lui, le discours libéral de la culture hybride est un danger, car il pose quand même un problème de reconnaissance et d'identité nationale. En effet, il crée des frontières culturelles dans le même pays et viole les fondements du libéralisme qui veut représenter la diversité culturelle comme un choix pluriel. Ce qui fragilise leur discours sur la tolérance.

Cela crée des problèmes pour le peuple receveur et pour le peuple arrivant. Car d'un côté, ils perdent de la crédibilité et la reconnaissance d'une identité nationale, et de l'autre leur histoire passée est ignorée, les migrants étant considérés uniquement à partir de leur arrivée. Comme si leur histoire commençait à leur entrée dans le pays.

Le discours libéral normalise les différences culturelles et accepte l'égalité entre les cultures. Il ne reconnaît pas forcément leur histoire, leur généalogie antérieure, qui est la culture partielle d'une minorité. Ainsi devrait-on parler de libéralisme culturel partiel.

Le thème de l'immigration demanderait un papier entier à lui seul. Il n'est pas le sujet de ce mémoire, d'où son survol rapide, mais il était indispensable d'aborder cette notion en fin de voyage.

6.2 Les autres voyageurs, ces autres ILS

Le voyageur est à mi chemin de plusieurs personnages, de plusieurs caractères. Ils ont parlé essentiellement du touriste et du pèlerin, mais d'autres visages sont également à introduire lorsque l'on aborde la question du voyageur.

6.2.1 Le nomade

¹²⁶ *Ibid.*, p67

Rachel Bouvet définit le nomade comme une personne qui : « [...] sait où [elle] va, [qui] suit un trajet déjà connu, ou en partie, un itinéraire conservé dans la mémoire de la tribu ; [elle] connaît l'environnement et y trouve des repères facilement, des signes qui lui permettent de continuer son chemin¹²⁷ ».

Les nomades n'avancent pas à l'aveuglette. Ils reproduisent un parcours connu. Originellement, ils avançaient principalement pour subvenir à leurs besoins alimentaires ou pour trouver de nouveaux pâturages pour leurs troupeaux.

6.2.2 L'errant

« Le second (l'errant), au contraire, ignore encore où ses pas le mèneront; soit il est en fuite, et dans ce cas le moment marquant de son parcours est le point de départ, ce lieu qui reviendra hanter sa mémoire, de manière lancinante, chargé des peines, des souffrances, des rancœurs liées aux motifs de la rupture; soit il est en quête d'autre chose, et dans ce cas il se laisse facilement distraire de la route par le paysage, par une idée, par des mots ; son regard s'oriente vers l'avant, vers l'inconnu, il est tendu vers l'horizon¹²⁸ ».

Les voyageurs modernes se placeraient à mi-chemin entre le nomade et l'errant, puisque d'un côté ils suivent une orientation personnelle influencée par leur réseau social et l'avalanche d'information de leur société dite « de communication », et parallèlement ils sont en fuite de cette société et laisseront le hasard des rencontres façonner leur voyage.

L'étude du déplacement à travers d'autres figures que celle du voyageur permet également de définir un rapport complémentaire à l'espace et au temps. Car ils y retrouvent l'appel de l'ailleurs, ou cette force d'attraction qui les poussent à la mouvance. Rachel Bouvet parle alors de l'« errance voyageuse » pour représenter cette quête du désir d'ailleurs : « il s'agit aussi de désirer l'ailleurs et de s'y rendre¹²⁹ ».

¹²⁷ Rachel Bouvet, *Du parcours nomade à l'errance : Une figure de l'entre-deux*, p. 35.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 35.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 48

.....

– C’est extraordinaire d’avoir l’audace de vivre ses rêves.

.....

Pourquoi ?

« Un immense besoin de liberté dans ce monde qui sombre dans l’immobilité ? Sûrement.
Et puis il y a ce besoin d’être en route, d’avancer, de répondre à l’appel de l’ailleurs¹³⁰. »

¹³⁰ *Ibid.*

CONCLUSION

« Le cheminement est un mot qui m'est très proche, dans son sens figuré autant que dans son sens premier. Au sens propre, le chemin c'est l'avancée, le parcours, l'horizon, la quête, parfois l'errance, c'est à la fois se perdre et se retrouver. » (Lacarrière, p.123)

Qu'est ce qui pousse à partir ? Le rêve ? La folie ? Le désir de vouloir être différent, de vouloir se faire oublier, de tout recommencer hors de son temps et de son espace quotidien. La réalité : d'accord. Mais une réalité tout autre...

La question quand on est parti, et quant on arrive au bout du chemin, est de savoir si l'on va revenir chez soi un jour. Ou si le chez-soi deviendra ironiquement le lieu de détente et de passage que l'on a découvert en partant. L'exotisme se vit dans l'instant et la nouveauté. Une fois l'habitude revenue, l'exotisme de l'ailleurs, qui nous enivrait tant, devient une banalité. Et ce qui nous avez fait partir n'est soudainement plus aussi désirable et nécessaire à nos yeux.

Au bout de ce chemin, au bout de cette traversée, lorsque nos pieds n'avancent plus ; lorsque notre souffle se fait court ; lorsque nos paupières restent baissées ; que représente le voyageur ? A quoi pense-t-il ?

Est-il finalement cet homme au grand cœur que notre postulat de départ définissait ? Est-il vraiment l'espoir vers une échappée hors des carcans de cette société de surcommunication, qui n'a fait qu'aplatir l'homme à une identité si mince, que seul cet appel de l'ailleurs délivrerait ? Le mythe de l'homme barbu avançant, sa lampe à huile tendu au bout de son bras et ses cheveux trop longs du temps passé à marcher seul. Ce voyageur. Ce drôle d'oiseau. Ce drôle d'hermite qui a su se défaire - voire même renoncer - aux discours ambiants pour mieux trouver l'autre, et mieux se trouver.

A moins que ce voyageur ne soit la représentation absolue de notre société. L'indépendant. L'homme solitaire. L'homme libre de toutes contraintes relationnelles. Car il lui est simple de détourner la tête et de s'abreuver de moments intenses mais décousus. Il lui

est moins facile de se concentrer sur ses points, de respecter le pli et de suivre un certain schéma.

Grand chaman ou comble de l'égoïste ? Que représente le voyageur ? Quels espoirs et quelles craintes poser en lui ?

Si d'un côté l'apprentissage passe par le voyage, comme nous l'avons constaté dans les chapitres précédents, est-il possible que le voyage se termine un jour ? Est-il possible que le vrai voyageur devrait aussi savoir revenir ? Qu'il sache mettre de côté cette voix, cet appel.

Le voyageur est ce double de nous-mêmes. Cette autre personne qui vous interpelle et vous apprend à porter sur les choses du monde un regard différent en couleur et en relief. Mais le voyageur paraît n'être qu'un double momentané. C'est certainement ce qui fait son charme et son intérêt. Chaque fois que nous lui permettons de faire surface, il nous surprend. Mais le laisser envahir notre quotidien signifie aussi toujours plus de nouveaux départs et détachements. Qu'est-ce qui pose problème, me direz-vous ? Eh bien chaque départ, c'est aussi une infime extinction de l'autre – et, par effet miroir, de soi. Puis une seconde. Puis une troisième... Croire qu'il est possible de tout emporter avec soi, c'est surtout tout laisser derrière soi.

Nous avons pris parti pour le voyageur comme emblème et électron libre de notre société. L'identité quasi-salvatrice de l'environnement cloîtrant dans lequel nous enferme la postmodernité. Sans valeur, sans repère. Le voyageur ne nous semblait pas être cette entité flottante mais au contraire ce personnage curieux et défiant, allant toujours vers l'autre et quêtant sur sa destinée. Pourtant, si le voyageur restait voyageur toute sa vie, c'est-à-dire s'il avance seul quand bon lui semble, sans jamais aucune attache, ne deviendrait-il pas l'emblème de cette société que nous pensions qu'il fuyait en premier lieu ? Nous venons peut-être de découvrir le comble du voyageur : être pris pour cette personne qu'il pensait fuir au préalable.

Nous avons également constaté qu'il n'est pas nécessaire de voyager bien loin pour répondre aux dires du voyageur. Le voyage se définit en rapport avec l'altérité. Le voyage se vit au travers des personnes, notamment celles de notre quotidien. Reste à choisir au travers de qui, vous souhaitez sillonner.

Voilà.

Notre voyage touche à sa fin et j'espère que vous avez passé un agréable moment en ma compagnie. Dans tous les cas, j'ai été vraiment très heureux de vous rencontrer. Ce fut un réel plaisir d'évoluer au travers de cette quête à vos côtés et j'espère que le plaisir fut partagé.

Si vous vous souvenez bien, nous avons ouvert le texte par des présentations mutuelles où je vous avais demandé de conserver la question du « qui êtes-vous ? » pour un peu plus tard.

Eh bien nous y sommes !

Après avoir traversé les époques, après avoir questionné le monde contemporain, après avoir interrogé votre propre étrangeté, pouvez-vous répondre à ma question : Qui êtes-vous ?... Ou plutôt quel type de voyageur êtes-vous dans ce monde ?

Si je choisis de vous quitter sur cette réflexion cela est pour vous laisser poursuivre notre méditation au-delà du rabat de ma couverture, et aussi dans l'espoir de vous recroiser un jour pour une autre et merveilleuse aventure. Les liens de recherche laissent leurs traces et seront, peut-être, un jour repris par vous.

Qui sait ? La vie est si surprenante. Une journée on est rêveur chez soi, et le lendemain nous faisons partie de cet autre rive, de cet ailleurs. Qui sait ? La vie est si surprenante...

Mais ce qui est certain, c'est qu'à cette dernière minute de lecture, nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre. Qu'importe le lien que vous attribuerez à notre relation, nous sommes devenus des êtres familiers. Et chaque fois que vous penserez à moi, vous sourirez ; et chaque fois que je penserai à vous, je sourirai.

BIBLIOGRAPHIE

Livres :

- Amalou, Florence, *Le livre noir de la pub*, Paris, Stock, 2001
- Amirou, Rachid, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris, Presses universitaires de France, 1995
- Appadurai, Arjun, « Global Ethnoscapes : Notes and Queries for Transnational Anthropology », in Appadurai, *Modernity at large, Cultural dimensions of globalization*, Minnesota, University of Minnesota Press, 1996, p. 48-65.
- Bhabha, Homi, *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994, p. 37.
- Barthes, Roland, « Ecrire la lecture » in Roland Barthes *Le bruissement de la langue, Essais critique IV*, Paris, Seuil, 1993.
- Beaulieu, Judith, *Perspectives étudiantes des impacts de la mobilité universitaire : vue en plongée au Québec et en Argentine entre les années 1995 et 2005*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en communication, Montréal : Université du Québec à Montréal, 2007.
- Bertouille, Ariane. *Elvire et autres personnages en quête d'acteur-e-s : ou Mise en scène du récit de vie d'une formatrice en communication interculturelle*. Mémoire présenté comme exigence partielle à la maîtrise en communication, UQAM, 1999.
- Bourdieu, Pierre, « Sur la télévision », Paris, Raison D'agir, 1996
- , *Esquisse d'une théorie de la pratique: précède de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 1972
- , *Le sens pratique*, Paris : Éditions de Minuit, 1980.
- Bouvet, Rachel, *Du parcours nomade à l'errance : Une figure de l'entre-deux* in « Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours dans la littérature », Paris, L'Harmattan, 2006.
- Breton, Philippe, *L'utopie de la communication*, La Découverte, 1992.
- Breton, Philippe et Serge Proulx, « L'explosion de la communication à l'aube du XXI^e siècle », Boréal, 2002

- Curnier, Jean-paul, « Voir l'Invisible » in VIATIQUE-L'image le monde, n°2, Automne 2001, p 67-73
- De Certeau, Michel, « Lire, un braconnage » in Michel de Certeau, *L'invention du quotidien : l'Art de faire*, Paris, Gallimard, Folio, 1990.
- , *L'étranger ou l'union dans la différence*. 1991.
- Descartes, René. *Discours de la méthode*, Paris : Nathan, 2006
- Eco, Umberto, *Les limites de l'interprétation*, Paris, Livres de poche, 1994.
- Eliot, T. S. (Thomas Stearns), *Notes towards the definition of culture*, London, Faber and Faber , 1948
- Fulford, Robert, *L'instinct du récit*, Montréal, Bellarmin, 2001.
- Giard, Luce. préface de *L'étranger ou l'union dans la différence*, Michel de Certeau, 1991.
- Guillebaud, Jean-Claude. *La trahison des Lumières, Enquête sur le désarroi contemporain*, Seuil, coll. Essai, Paris, 1995.
- Gruzinski, Serge, *La pensée métisse*, Paris, A. Fayard , 1999
- Hall, Stuart, « Codage/Décodage » in *Réseaux*, Paris, CNRS n° 68, 1994.
- Hapel, Bruno, *Métaphysique de la communication, le silence du silence*, Guytrédaniel éditeur, Paris, 1990
- Helle, Pascal, *Faut-il avoir peur des étrangers ?*. Suisse, Les Éditions de l'Hèbe, 2004.
- Laburthe-Tolra Philippe, « Quelques choses de moi » in Laburthe-Tolra, *Critique de la raison ethnologique*, Paris, PUF, 1998.
- Lacarrière, Jacques, *Jacques Lacarrière : entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Mémoire vivante, Flammarion, 2002.
- Laplane, Marc, *L'expérience touristique contemporaine*, 1996.
- Lapouge, Gilles. *L'encre du voyageur*, Paris, Albin Michel, 2007.
- Legendre, Pierre, *Ce que l'Occident de voit pas de l'Occident*, Paris, Mille et une nuits, 2004.
- Le Goff, Jean-pierre, *La démocratie post-totalitaire*, Paris, La Découverte, 2003.

- . *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, Paris 2002
- Lévinas, Emmanuel, *Totalité et infini*, Paris, Librairie générale française, 1990.
- Maffesoli, Michel, *Le temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, Paris, La Table ronde, 2000.
- Michel, Franck. *Désirs d'ailleurs*, Paris, Armand Colin, 2000.
- Montenay, Yves, *Le mythe du fossé Nord-Sud ou comment cultive on cultive le sous-développement*, Les belles lettres, 2003.
- Morin, Edgar, « Voir ? Voire... » in *Pour entrer dans le XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2004, p. 17-25.
- Quessada, Dominique, *La société de consommation de soi*. Genève, Editions verticales, 1999.
- Proulx, Serge « Les recherches nord-américaines sur la communication : l'institutionnalisation d'un champ d'étude », *L'Année Sociologique*, 51(2)
- Rico de Sotelo, Carmen et Agbobli, Christian, « La communication internationale, le développement et l'interculturalité : la pratique du stage, son imaginaire et son enjeu théorique », in Johanne Saint-Charles et Pierre Mongeau, *Communication : Horizons de pratiques et de recherche*, Presses de l'Université du Québec (410 p.), 2005, p. 185-214.
- Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- Rostow, Walt Whitman, *The process of economic growth*, 2d ed, Oxford, Clarendon Press, 1960.
- Saïd, Edward, *L'orientalisme*, Paris, Seuil, 2005.
- , *Des intellectuels et du pouvoir*. Paris, Seuil, 1996.
- Semprini, Andréa, *La société de flux : formes du sens et identité dans les sociétés contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Schultz, Alfred, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
- Sibony, Daniel, *Entre-deux : l'origine du partage*, Paris, Seuil, 1991.
- Standaert, Nicolas, « Le rôle de l'Autre dans l'expérience missionnaire à partir de la Chine : l'identité jésuite façonnée par les Chinois », in *Tradition jésuite, Enseignement, spiritualité, mission*, Edition Lessius, Presses universitaires de Namur, 2002.
- Tarde, Gabriel, *Les lois de l'imitation*, Paris, Éd. Empêcheurs de tourner en rond, 2001.
- Todorov, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

—, « Les autres en moi », « Quitter le XX^e siècle » et « Une vie de passeur » in Devoirs et Délices, *Une vie de passeur*, Entretien avec Catherine Portevin, Paris, Seuil, 2002.

Tomkiewicz, Stanislaw, « Comment l'expérience professionnelle peut-elle servir la pratique professionnelle ? » in Boris Cyrulnik et Claude Seron, *La résilience ou comment renaître de la souffrance ?*, Paris, Faber, 2003.

Urbain, Jean-Didier, *L'idiote du voyage*, 1991.

—, préface de *Désirs d'ailleurs*, Paris, Armand Colin, 2000.

Vincent, Gérard/ Akhénaton : « Langue de chat » in *L'histoire de l'homme raconté par un chat*, Paris, Quai Voltaire, 1992, p. 9-21.

Wolton, Dominique, *Il faut sauver la communication*, Paris, Flammarion, 2005.

—, *L'autre mondialisation*, Paris, Flammarion, 2003.

—, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997

Romans :

Benacquista, Tonio, *Quelqu'un d'autre*, Gallimard, 2003.

Camus, Albert, *L'étranger*, Gallimard, 1957.

Huxley, Aldous, *Le meilleur des mondes*, Paris, Plon, 2005, c1932.

Pennac, Daniel, *Comme un roman*, 1992.

Péguy, Charles, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*.

Werber, Bernard, *Les fourmis* (1991),

—, *Le jour des fourmis* (1992),

—, *La révolution des fourmis* (1998), Paris, A. Michel.

—, *Encyclopédie du savoir relatif et absolu*.

Sites Internet :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Accueil>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_d%27Alg%C3%A9rie

<http://www.greceantique.fr/fm/>

<http://www.paroles.net/chansons/27466.html>

http://www.geopoetique.net/archipel_fr/heron/correspondances/christin_monde.html

Supports audio-visuels :

Abrams, J.J. et Lindelof, Damon .2004. *Lost*. Buena Vista Home Entertainment

Carter, Chris. 1993. *X-Files*. Twentieth Television ET Fox Broadcasting Co

Curtiz, Michael. 1942. *Casablanca*.

Goldman, Jean-Jacques, *Né en 17 à leidenstadt*, Album Rouge, 1993.

Tennant, Andy. 1998. *Ever After*. Twentieth Century Fox Film Corporation.

Weir, Peter. 1990. *Le cercle des poètes disparus*. Buena Vista Home Entertainment.

Autres références :

Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Editions Jupiter, 1982.

Ferréol, G. et Jacquois, *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin. 2003.

La Bible, version Louis Segond, 1975.